



Francesco Orilia

LA RÉFÉRENCE SINGULIÈRE ET L'AUTORÉFÉRENCE



eum x filosofia x linguaggio

eum x

©2006 eum edizioni università di macerata
vicolo Tornabuoni, 58 - 62100 Macerata
info.ceum@unimc.it
<http://ceum.unimc.it>

Stampa, distribuzione e vendita:
stampalibri.it, - Edizioni SIMPLE
via Trento, 14 - 62100 Macerata
info@stampalibri.it
www.stampalibri.it

LA RÉFÉRENCE SINGULIÈRE ET L'AUTORÉFÉRENCE

par
Francesco Orilia

eum x filosofia x linguaggio

À Stefania, Ruggero et Delia

INDICE

AVANT-PROPOS	p. 9
PARTIE I	
LA RÉFÉRENCE SINGULIÈRE	p. 11
Chapitre 1	
LE BACKGROUND THÉORÉTIQUE	p. 13
1.1 Termes singuliers et référence singulière	p. 13
1.2. Descriptivisme contre référentialisme	p. 15
1.3. Ontologie essentielle: particuliers versus universels	p. 16
1.4. Les propositions	p. 17
1.5. La distinction large/étroit	p. 18
1.6. Les particuliers mentaux et EMC	p. 20
1.7. La distinction sémantique/pragmatique	p. 22
1.8. La distinction sens/référent	p. 22
1.9. Les syntagmes nominaux	p. 24
1.10. La conversion lambda	p. 26
1.11. Résumé	p. 28
Chapitre 2	
UNE THÉORIE DESCRIPTIVISTE	p. 31
2.1. Le problème de la co-référentialité	p. 31
2.2. Le problème du référent absent	p. 34
2.3. Freget et Russell sur les noms et les indexicaux	p. 35
2.4. Les syntagmes nominaux incomplets	p. 36
2.5. Trois objections et la notino de communication réussi	p. 38
2.6. La théorie SPEED	p. 40
2.7. Les noms propres	p. 41
2.8. Les indexicaux	p. 42
2.9. Le concept JE	p. 44
2.10. Résumé	p. 46
Chapitre 3	
UNE RÉPONSE DESCRIPTIVISTE AUX OBJECTIONS RÉFÉRENTIALISTES	p. 49
3.1. L'irréductibilité de la référence indexicale	p. 49
3.2. L'objection de la portée large	p. 51

3.3. Les jumeaux de Kaplan	p. 54
3.4. Réponse à Kaplan	p. 56
3.5. Kripke sur les noms propres	p. 57
3.6. Réponse à Kripke	p. 59
3.7. Conclusion de la partie I	p. 62

PARTIE II

L'AUTORÉFÉRENCE	p. 63
------------------------	-------

Chapitre 4

DIEU EXISTE, MAIS LA LUNE EST FAITE EN FROMAGE BRIE	p. 65
--	-------

4.1 Raisons déductives et inductives	p. 65
4.2. Les arguments déductifs	p. 65
4.3. Raisonnements déductifs avec le concept de vérité	p. 67
4.4. La logique classique	p. 68
4.5. Le biconditionnel de Tarski	p. 70
4.6. Les lois déductives sont-elles inattaquables par définition?	p. 71
4.7. L'auto-référence	p. 72
4.8. Les paradoxes du menteur et de Curry	p. 73
4.9. Le paradoxe de Russell	p. 75
4.10. Le dilemme	p. 76

Chapitre 5

LA RÉPONSE TRADITIONNELLE	p. 79
----------------------------------	-------

5.1 Nos croyances sur notre système déductif sont-elles fausses?	p. 79
5.2. L'erreur est-elle dans la grammaire?	p. 80
5.3. L'erreur est-elle parmi les lois inférentielles?	p. 82

Chapitre 6

UNE RÉPONSE ALTERNATIVE	p. 85
--------------------------------	-------

6.1. L'attaquabilité des raisonnements inductifs	p. 85
6.2. Les déductions sont-elles inattaquables par définition?	p. 87
6.3. Le principe PR	p. 88
6.4. Degrés de validité	p. 89
6.5. Le dilemme reconsidéré	p. 91
6.6. Une nouvelle définition de vérité logique	p. 92
6.7. Conclusion de la partie II	p. 93

BIBLIOGRAPHIE	p. 95
----------------------	-------

AVANT-PROPOS

Ce petit livre reproduit mes conférences de Mars-Avril 2005 sur la référence singulière et sur les paradoxes liés à l'autoréférence, données à l'université de Paris IV et à l'institut Jean Nicod du CNRS. Je voudrais remercier Pascal Engel pour son invitation à les présenter et pour ses observations très utiles à mon approche sur ces sujets. Je voudrais remercier aussi tous les autres auditeurs qui ont fourni leurs conseils, en particulier Filipe Drapeau-Vieira-Contim, Paul Schlenker, Barry C. Smith, Isidora Stojanovic, et Agnès Carbonne et Carla Canullo, qui ont corrigé mon français.

Dans la 1ère partie, je défends une théorie descriptiviste de la référence singulière, c'est-à-dire, une théorie selon laquelle la relation de référence entre des termes singuliers et des objets correspondants a besoin de contenus descriptifs qui constituent les sens des termes singuliers en question. Ma théorie s'oppose donc au référentialisme, le point de vue dominant sur ce sujet, basé principalement sur les contributions bien connues de Kripke et Kaplan. Contre le référentialisme, je soutiens que tous les sens, et donc les contenus descriptifs, peuvent loger, pour ainsi dire, dans l'esprit, c'est-à-dire, qu'ils sont « entretenables ».

Comme j'explique dans la 1ère partie, une théorie complète des contenus descriptifs présuppose une résolution satisfaisante des paradoxes de l'autoréférence, ce qui est précisément le sujet de la 2ème partie. Pour des raisons que nous verrons, je propose une nouvelle approche aux paradoxes, qui rejette l'idée traditionnelle, selon laquelle il y a une distinction nette entre les arguments déductifs et inductifs.

Les deux parties du livre peuvent être lues de façon indépendante. En outre, en utilisant les résumés que j'ai mis à la fin des chapitres

1 et 2, il est possible de lire, dans le chapitre 3, ma défense du descriptivisme face aux critiques référentialistes, sans s'arrêter sur les détails de ma théorie descriptiviste.

PARTIE I

LA RÉFÉRENCE SINGULIÈRE

CHAPITRE 1

LE BACKGROUND THÉORÉTIQUE

1.1. TERMES SINGULIERS ET RÉFÉRENCE SINGULIÈRE

La *référence singulière* est la relation qui relie un terme singulier à son référent. Cette relation a une importance philosophique très grande, parce qu'elle permet à notre esprit de se rapporter par le langage aux objets du monde hors de l'esprit. Il y a trois genres de termes singuliers: descriptions définies, comme « Le président de la République Française », « le cheval ailé », « le plus grand homme de la Terre », noms propres, comme « Socrate », « Platon », etc., les mots indexicaux, comme « je », « ici », « maintenant », « ceci », « cela ». Contrairement aux noms communs (« chat », « chien », « maison », ...), ils se réfèrent, typiquement, à un seul objet, avec lequel ils entretiennent la relation de référence singulière. Au moins à première vue, il y a deux cas:

- Un terme singulier S dans un énoncé E se réfère (singulièrement) *directement* à un particulier x (son référent) quand x même est le sens de S et donc S contribue avec l'objet x à la proposition signifiée (exprimée) par l'énoncé E.
- Un terme singulier S dans un énoncé E se réfère (singulièrement) *indirectement* à x quand le sens de S est un *contenu descriptif*, [LE F], par exemple, [LE PRÉSIDENT_DE_LA_RF], tel que la propriété F identifie x, et donc S contribue avec tel contenu descriptif à la proposition signifiée par E.

Nous dirons qu'une propriété F *identifie* x quand x est le seul objet qui a (exemplifie) F .

Notons la convention suivante: j'utilise quelquefois des mots français avec les lettres majuscules (et peut-être avec quelque licence grammatical, abréviations, parenthèses et autres) pour représenter d'une façon formelle très simplifiée et intuitive des sens (concepts, propositions, contenus descriptifs, etc.) que nous exprimons normalement en français comme dans les autres langues naturelles (anglais, italien, ...). Par exemple, nous avons vu un contenu descriptif représenté par « [LE PRÉSIDENT_DE_LA_RF] » où PRÉSIDENT_DE_LA_RF représente à son tour le concept exprimé en français par les mots « président de la République Français ».

De même, nous pouvons avoir des sens représentés par « [CHAQUE HOMME] », « [LE DAME] », etc. J'utilise juste *un* symbole, « LE », pour représenter le concept correspondant à l'article défini singulier, exprimé par un mot en anglais (« *the* »), mais par deux en français (« le », « la », selon les cas).

Notons aussi que pour les termes singuliers, exactement comme pour toutes les expressions linguistiques, nous devons distinguer le *type* (par exemple, le mot « je » comme entité abstraite) et les *tokens* correspondants (les différentes réalisations physiques, écrites ou orales, de « je », qui deviennent existantes quand des personnes prononcent ou écrivent ce mot). En discutant la référence singulière nous sommes intéressés aux termes singuliers principalement *qua* tokens, bien que beaucoup de ce que nous dirons sur le sujet est peut-être généralisable aux termes singuliers *qua* types.

1.2. DESCRIPTIVISME CONTRE RÉFÉRENTIALISME

Selon le *référentialisme*, il y a des termes singuliers (noms propres et indexicaux) qui se réfèrent directement à des objets du monde. Selon le *descriptivisme*, tous les termes singuliers se réfèrent indirectement, parce qu'ils signifient toujours des contenus descriptifs (mis à part de quelques exceptions qui existent selon la forme de descriptivisme que j'appelle *faible* et que nous verrons après).

Le descriptivisme a dominé jusqu'à la fin des années '60 du siècle dernier, grâce à Frege et, dans la forme faible, à Russell, mais le référentialisme est devenu la théorie dominante à partir des années '70 du siècle dernier, grâce surtout à Donnellan (1966, 1970), Kripke 1980 et Kaplan 1989 (voir par exemple Akmajian *et al.* 1995 et Devitt et Sterelny 1999). Contre cette tendance, je voudrais défendre une forme de descriptivisme. Je le ferai sur la base de la méthodologie de la philosophie analytique (Russell 1905, Castañeda 1980), selon laquelle, d'abord, on s'accorde sur des données intersubjectives, qui concernent typiquement la connexion de l'esprit, du langage et du monde (*protophilosophie*, dans la terminologie de Castañeda 1980). Nous verrons des données qui à *première vue* favorisent le descriptivisme et des données qui à *première vue* favorisent le référentialisme. Un exemple du premier type est le suivant: nous sommes d'accord qu'on peut croire que le président de la France est un président, sans croire que Chirac est un président. Ensuite, nous chercherons à construire des théories qui expliquent toutes les données (dans ce cas, le descriptivisme et le référentialisme) et essaierons de choisir celle qui le fait le mieux (dans ce cas, selon moi, le descriptivisme).

Des théories rivales peuvent être d'accord sur un certain background théorétique qui peut être assumé en les évaluant. Le

descriptivisme et le référentialisme peuvent le faire spécialement à propos de certaines thèses qui concernent l'ontologie et des notions basiques de la philosophie du langage. Nous considérerons ces thèses dans le reste de ce chapitre.

1.3. ONTOLOGIE ESSENTIELLE: PARTICULIERS VERSUS UNIVERSELS

Intuitivement, nous distinguons des particuliers et des universels. Les particuliers sont des objets *du monde* comme les objets *ordinaires* (une table, une chaise, un chat, un homme, etc.), les objets *de la physique* (un proton, un électron) *et alia* (par exemple, un agrégat de molécules d'eau). Parmi les particuliers il y a aussi des objets *phénoménaux*, qui existent « dans l'esprit » (comme nous verrons). Les universels sont (surtout) les propriétés (comme être eau, rouge, rond) et les relations (comme sur, sous, plus âgé que).

Nous distinguons des propriétés et des relations du *type I*, concepts, et du *type II*, qualités et connexions dans l'ordre causal du monde, (selon la terminologie de Bealer 1982, mais voir aussi Armstrong 1978). Il est clair que les sens (signifiés) des prédicats (noms communs) sont concepts et que deux concepts peuvent correspondre à une propriété ou relation du type II. Par exemple, les concepts d'eau et de H₂O correspondent à la même qualité dans l'ordre causal du monde.

Les sens des phrases sont des propositions. Les *propositions* sont définies comme les entités qui sont vraies ou fausses. Ils sont du type I, parce qu'ils appartiennent à l'ordre conceptuel, comme les sens des prédicats. Tout comme deux concepts peuvent correspondre à la propriété ou relation du type II, deux propositions (du type I) peuvent correspondre à un état des choses ou à un fait dans l'ordre causal du monde (proposition du type II): les deux propositions, que Pierre boit de l'eau et que Pierre boit de l'H₂O correspondent

au même fait. En suivant Bealer 1982, nous pouvons abrégé *Propriété, Relation ou Proposition* comme *PRP*.

1.4. LES PROPOSITIONS

Nous avons vu que les propositions sont (par définition):

(P1) vraies ou fausses

et qu'elles peuvent être

(P2) sens des phrases.

On présuppose habituellement aussi que les propositions sont (ou peuvent être):

(P3) contenus des attitudes propositionnelles (croire, désirer, douter, espérer,...);

(P4) unités de communication (informations « échangées » dans une conversation);

(P5) unités logiques (elles ont des relations d'implication);

(P6) structurées (elles ont des constituants; par exemple, la proposition, *que l'objet x a la relation R avec l'objet y*, a les objets x et y et la relation R comme constituants. La propriété, *d'être relié par R à y*, a R et y comme constituants)¹.

¹ Sur les propositions, voir par exemple, Castañeda 1975. Castañeda distingue

La raison principale pour (P6) est la suivante: le sens d'une expressions E présumablement doit être composé de (avoir comme constituants) les sens des sous-expressions de E. Tout comme « Pierre » + « boit » = « Pierre boit », de même, sens (« Pierre ») + sens (« boit ») = sens (« Pierre boit »). Selon les référentialistes, du moment que les noms propres et les indexicaux se réfèrent directement à des particuliers qui sont objets du monde, il y a des propositions qui contiennent tels particuliers comme constituants. Les propositions qui contiennent des particuliers comme constituants sont appelées habituellement *singulières*. Nous appellerons tels propositions *mondaines*, si les particuliers en question sont objets du monde.

La raison principale pour (P1)-(P5) est qu'*une* entité peut avoir tous ces rôles, comme cette phrase montre: en discutant avec Torricelli, Galileo finit son raisonnement, en disant « la terra gira intorno al sole », ce qui signifie *que la terre tourne autour du soleil*. De cette façon, il *le* communiqua à Torricelli, qui *le* crut aussi fortement que son maître Galileo. En effet, ils avaient raison: *c'est vrai*. De plus, *cela* implique *que le soleil ne tourne pas autour de la terre*.

1.5. LA DISTINCTION LARGE/ÉTROIT

À propos de (P3), on soutient habituellement que les contenus des attitudes propositionnelles peuvent être *étroits* (*narrow*) ou *larges* (*broad*): ceux étroits sont identifiés seulement sur la base de ce qui se passe dans l'esprit et ceux larges aussi sur la base du monde (voir, par exemple, Dennett 1982). Les critères suivants peuvent être utilisés pour saisir cette distinction.

entre les propositions et les « pratiques » (« *practitions* »). Les pratiques sont, selon Castañeda, les contenus des attitudes « pratiques » comme désirer et entendre. Pour nos buts ici nous pouvons glisser sur cette distinction.

(C1) Une phrase $A(t)$ désigne (ou au moins peut être associée à) un contenu étroit quand $A(t/s)^2$ désigne un autre contenu, même si t et s sont co-référentiels. Les descriptivistes et les référentialistes sont typiquement d'accord que cela est le cas quand les deux termes t et s sont des descriptions définies. Par exemple, si nous soutenons que « l'étoile du matin est une planète » et « l'étoile du soir est une planète » désignent deux contenus différents, nous voyons ces contenus comme étroits. Mais selon les référentialistes, quand le deux termes t et s sont des noms propres ou des indexicaux, $A(t/s)$ ne désigne pas un contenu nouveau et donc $A(t)$ doit être vu comme désignant un contenu large. Par exemple, selon les référentialistes, « Ciceron est une orateur » désigne un contenu large, le même qui est désigné par « Tullius est un orateur », du moment que « Ciceron » et « Tullius » sont co-référentiels.

(C2) Un contenu étroit peut être utilisé pour prédire le comportement intentionnel des agents mieux qu'un contenu large, du moment que ce contenu dépend seulement de ce qui se passe dans l'esprit des agents en question et qu'il est clair que tel comportement est causalement relié à ce qui se passe dans l'esprit.

(C3) Exactement comme pour les expressions linguistiques il y a les types et les tokens correspondants, un contenu étroit C peut être vu comme un type qui peut avoir des tokens (peut être, pour ainsi dire, répliqué) dans différents esprits ou cerveaux (Harman1973), ce qui signifie que tous les constituants de C ont des tokens dans tels esprits ou cerveaux.

Sur la base de (C1)-(C3), les propositions mondaines du

² En général, $A(t/s)$ est une phrase comme A , mis à part le fait que le terme singulier s remplace t .

référentialisme (et les propositions du type II) peuvent au maximum être des contenus larges. En particulier, ce que (C3) dit sur les contenus étroits ne peut pas être vrai pour les contenus larges, parce que il est absurde de dire que les objets du monde en eux ont des tokens dans un esprit ou cerveau (Dennett 1982).

1.6. LES PARTICULIERS MENTAUX ET EMC

La psychologie de la Gestalt (Koffka 1935) nous dit que dans le champ total de conscience (visuel, tactile, auditif, ...) d'un sujet il y a des « objets » phénoménaux avec des qualités (rouge, rugueux, etc.) et des connexions réciproques (sur, sous, etc.). Les données de sens (*sense data*) de Russell sont identifiables, je pense, avec ces objets (en laissant de côté des différences ontologiques et épistémologiques). Les objets en question sont des particuliers et donc ils peuvent être appelés *particuliers mentaux*.

Dans la perception véridique, les particuliers mentaux correspondent à, *présentent* (ou *représentent*, si vous le préférez), des objets du monde. Le concept relationnel de *présentation* est très basique et nous tous le possédons et l'exerçons quand, par exemple, en nous concentrant sur un « Gestalt de chat », nous jugeons que el « est (= présente) un chat ». Ici nous sommes intéressés spécialement aux particuliers mentaux, que nous appelons *token-images*, qui présentent des tokens linguistiques. Si *g* est une token-image du token *t*, disons que *t* a la propriété PRÉSENTÉE_PAR_*g*, une propriété qui identifie *t*. Par exemple, si un locuteur L_1 prononce le mot « cela », un token *t* de ce mot devient existant et en correspondance il y a dans l'esprit de L_1 et des interlocuteurs, L_2, \dots, L_n , des token-images i_1, \dots, i_n , qui présentent le token *t*. Ce token a donc les propriétés PRÉSENTÉE_PAR_ $g_1, \dots, PRÉSENTÉE_PAR_g_n$, et chacune d'elles l'identifie.

Notons que les critères (C1)-(C3) ne nous empêchent pas d'assumer qu'une proposition qui a des particuliers mentaux comme constituants soit un contenu étroit. À propos de (C3), il vaut la peine de souligner qu'un particulier mental x , qui est un constituant d'une proposition qui à son tour est un contenu étroit d'un sujet S , peut être considéré comme répliqué dans l'esprit ou cerveau de S , dans le sens que x même se trouve dans l'esprit ou cerveau de S .

Si x est (un constituant de) un contenu étroit d'un sujet S , nous dirons que S *entretient* x ³. Je voudrais considérer maintenant la thèse suivante:

EMC. Tous les sens sont entretenables.

Le sigle « EMC », que j'ai utilisé dans Orilia 2003, abrège « *Entertainability Meaning Constraint* ». Cette thèse peut être attribuée à Frege et Russell, parce que, par rapport aux mots que nous comprendrons, le premier a soutenu que nous pouvons « saisir » (« erfassen ») leurs sens (Frege 1918-19) et le deuxième que nous avons une « connaissance directe » (« *acquaintance* ») avec tels sens (Russell 1914). Les propositions singulières mondaines du référentialisme ne sont pas entretenables, parce qu'elles, comme nous l'avons vu, ne peuvent pas être des contenus étroits. Et donc, étant donné EMC, elles ne peuvent pas être des sens. Mais, selon le référentialisme, elles peuvent et donc cette doctrine est incompatible avec EMC.

³ Je dirais aussi que S entretient x même si x est une entité phénoménale présente dans le champ de conscience de S , mais nous pouvons négliger ce cas ici.

1.7. LA DISTINCTION SÉMANTIQUE/PRAGMATIQUE

Il est habituel de distinguer entre le niveau sémantique et celui pragmatique du sens, bien que le comment tracer précisément la distinction soit un sujet couramment très discuté (voir par exemple Turner 1996). Pour nos buts, il est suffisant de la caractériser de la façon suivante. Le signifié (sens) *sémantique (officiel)* est attribué à un type linguistique par un dictionnaire idéal intersubjectif. Par exemple, de ce point de vue, « La princesse est en retard » signifie simplement que la fille d'un roi est en retard. Le *signifié (sens) pragmatique (officiel)* (en abrégeant, *SPO*) est attribué à un token linguistique dans un contexte par un locuteur ou auditeur idéal, par des règles intersubjectives (cela sera notre sujet principal). Par exemple, de ce point de vue, « La princesse est en retard » peut signifier, dans le contexte approprié, que la fille du roi d'Espagne est en retard pour l'inauguration du nouvel hôtel de ville de Madrid.

Nous devons distinguer les sens officiels d'une expression linguistique (type ou token) et son sens *subjectif* (du locuteur ou auditeur). Par exemple, pour un locuteur qui commet un malapropisme le sens subjective de « allegorie » peut être alligator. Et donc, le *sens pragmatique subjectif (SPS)*, qu'un locuteur ou auditeur attribue à un token dans un contexte donné, est un *SPO*, seulement si le locuteur/auditeur est *standard* dans son usage du token en question.

1.8. LA DISTINCTION SENS/RÉFÉRENT

Depuis Frege, nous disons qu'un terme *t* se réfère à *x*, si *t* exprime (signifie) un sens qui *détermine* *x*. C'est-à-dire, un terme peut se référer à un objet *x* seulement par rapport à un certain sens que le terme exprime (et qui détermine *x*). Le sens d'un prédicat (un

concept) peut déterminer *génériquement* des objets (les référents *génériques* du prédicat). Par exemple, le concept homme détermine génériquement Chirac, Ciampi, Pascal Engel, Barry Smith, etc. (et donc « homme » se réfère génériquement à eux tous), parce qu'ils exemplifient tel concept (ou propriété du type I). D'autre part, le sens d'un terme singulier t peut déterminer *singulièrement* un objet x (le référent *singulier* du terme). Si le sens du terme t est un contenu descriptif (le seul cas possible, selon le descriptivisme), cette possibilité se réalise quand le contenu en question, [LE F], est tel que la propriété F identifie x. Si le sens du terme n'est pas un contenu descriptif, mais un objet du monde (un cas qui est possible, selon le référentialisme), nous pouvons dire que tel sens détermine x quand il y a une relation d'identité entre x et l'objet du monde en question (voir le « direct reference picture » in Kaplan 1989, p. 486). Nous considérerons ici seulement la détermination singulière.

Notons que deux sens différents peuvent déterminer le même référent. Les termes « l'étoile du matin » et « l'étoile du soir » ont deux sens différents qui déterminent *un* objet comme référent, la planète Vénus. Mais si deux expressions ont le même sens elles doivent avoir le même référent, ou aucun référent, s'il n'y en a pas (raison: le référent, s'il y en a un, est précisément l'objet déterminé par le sens en question). Par exemple, « l'étoile du soir » et « the evening star » ont le même sens et donc elles se réfèrent singulièrement au même objet; « le cheval ailé » et « the winged horse » ont le même sens, un sens qui ne détermine aucun objet, et donc aucun des deux n'ont de référent. D'autre part, un token de « je » dit par moi et un token de « je » dit par Pascal se réfèrent singulièrement à deux objets différents et donc ils doivent avoir deux sens différents (qui déterminent singulièrement et respectivement moi et Pascal). En général (en écrivant d'une façon abrégée qui est immédiatement claire et suffisamment exacte pour nos buts):

SDR (le Sens détermine le référent). $\text{réf}(t_1) \neq \text{réf}(t_2) \rightarrow \text{sens}(t_1) \neq \text{sens}(t_2)$.

1.9. LES SYNTAGMES NOMINAUX

Les descriptions définies appartiennent à une classe plus générale des *syntagmes nominaux*, qui contiennent des expressions comme « tous les hommes » ou « quelques hommes » et qui sont basés, pour ainsi dire, sur les articles « le » et « la » ou sur d'autres mots du même genre comme « toutes », « quelques », « aucun », etc. Grâce à Russell (pour les descriptions) et Frege (pour les autres cas) ils sont bien compris et traités dans les cours de logique de la façon suivante:

- tous les hommes sont mortels = $\forall x(\text{HOMME}(x) \rightarrow \text{MORTEL}(x))$.
- Quelques hommes sont mortels = $\exists x(\text{HOMME}(x) \ \& \ \text{MORTEL}(x))$.
- Le président de l'Italie est de Livourne = $\exists x(P(x) \ \& \ \forall y(P(y) \rightarrow y = x) \ \& \ L(x))$ ⁴.

La formule $\exists x(P(x) \ \& \ \forall y(P(y) \rightarrow y = x) \ \& \ L(x))$ nous dit que la propriété P (président de l'Italie) identifie un objet (Ciampi) et que tel objet a la propriété L (être de Livourne). Une formule de ce genre peut être abrégée de la façon suivante: $\exists^1 x(P(x) \ \& \ L(x))$.

⁴ J'utilise dans ce livre ces symboles logiques standards: « $P \rightarrow Q$ » pour « si P alors Q », à savoir, « la proposition P implique (matériellement) la proposition Q »; « $\sim P$ » pour indiquer la négation de la proposition P, c'est-à-dire « il est faux que P »; « $P \ \& \ Q$ » pour la conjonction de P et Q; « $P \vee Q$ » pour « P ou Q » (dans le sens inclusif du mot latin *vel*); « $P \leftrightarrow Q$ » pour « P si et seulement si Q », c'est-à-dire « P implique (matériellement) Q et Q implique (matériellement) P »; « $\forall x \dots$ » pour « quelque soit x, ... »; « $\exists x \dots$ » pour « il existe au moins un x tel que ... »; « $\square P$ » pour « nécessairement, P »; « $\diamond P$ » pour « possiblement, P ».

Donc, les syntagmes nominaux en question doivent avoir des sens qui correspondent aux analyses de Frege et Russell. Par exemple, si le sens (contenu descriptif) de « le président de l'Italie » est [LE P] et la proposition exprimée par « Le président de l'Italie est de Livourne » est $L(\text{sujet}^*: [\text{LE P}])$, alors l'équivalence suivante est logiquement vraie:

- $L(\text{sujet}^*: [\text{LE P}]) \leftrightarrow \exists^1 x(P(x) \ \& \ L(x))$.

De même, cette équivalence est logiquement vraie:

- $\text{MORTEL}(\text{sujet}^*: [\text{CHAQUE HOMME}]) \leftrightarrow \forall x(\text{HOMME}(x) \rightarrow \text{MORTEL}(x))$.

Ces sens, [CHAQUE HOMME], [LE P], etc., sont des concepts et ils sont *actifs* dans les propositions que nous avons vues, c'est-à-dire, qu'ils nous permettent de parler des hommes, du président Ciampi, etc., selon les cas. J'utilise un astérisque avec les expressions pour les rôles thématiques (*sujet**, *objet**, *datif**, ..., au lieu de *sujet*, *objet*, *datif*, ...) pour indiquer que tels rôles sont « remplis » par des concepts actifs dans le sens que nous avons vu. Mais ces concepts peuvent aussi être *non-actifs* dans une proposition, comme le contenu descriptif [LE P] dans $\text{CONCEPT}(\text{sujet}: [\text{LE P}])$, une proposition qui dit que [LE P] est un concept et donc ne peut pas être utilisée pour parler du président Ciampi. En effet, elle est utilisée pour parler du concept [LE P]. Notons que dans ce cas l'astérisque n'est pas utilisé. De même, si nous voulons dire, en utilisant des expressions pour les rôles thématiques, que l'objet x a la propriété P , la représentation correcte est « $P(\text{sujet}: x)$ », sans l'astérisque.

Avec un concept relationnel comme ONCLE, nous pouvons avoir deux contenus descriptifs qui sont actifs:

- Le président est un oncle de la plus belle femme du monde = ONCLE(sujet* : [LE P], objet* : [LE PB]).

En suivant les analyses de Frege et Russell que nous avons vues, ici nous devons accepter comme logiquement vraie l'équivalence suivante:

- ONCLE(sujet* : [LE P], objet* : [LE PB]) $\leftrightarrow \exists^1 x(P(x) \ \& \ \exists^1 y(PB(x) \ \& \ ONCLE(x,y))$.

Dans ce cas, il y a la propriété P qui identifie x, la propriété PB qui identifie y et le fait que la relation ONCLE relie x à y.

Il est possible d'utiliser un concept relationnel comme une propriété, c'est-à-dire, avec un seul rôle thématique, sans considérer l'autre terme (ou les autres termes) de la relation:

- le président est un oncle = ONCLE(sujet*: [LE P]).

Quand il y a un rôle thématique, pour ainsi dire, sans contenu, par exemple, VOYAGE(sujet:), nous n'avons pas de proposition, mais une propriété: *voyageur* = VOYAGE(sujet:) = (pour simplifier la représentation formelle) VOYAGEUR.

1.10. LA CONVERSION LAMBDA

Ce paragraphe n'est pas essentiel pour comprendre le reste de ce livre. Il s'adresse principalement à ceux qui aiment les détails logiques. Mais il vaut la peine de noter que la conversion lambda joue un rôle important dans les paradoxes de l'autoréférence, comme nous verrons dans la 2^{ème} partie. Et ce paragraphe, donc, en montrant que la conversion lambda joue un rôle dans la théorie des

contenus descriptifs, suggère qu'une théorie complète des contenus descriptifs présuppose une résolution satisfaisante des paradoxes de l'autoréférence, ce qui est précisément ce que je cherche dans la 2^{ème} partie de ce livre.

Quand un concept comme [LE P] ou [CHAQUE HOMME] a une occurrence active dans une proposition, cela peut être vu comme le fait que le concept en question fonctionne comme une propriété de propriété. Par exemple, nous pouvons considérer [LE P] comme une abréviation ou analyse de la propriété de propriété $[\lambda Z \exists^1 x(P(x) \& Z(x))]$ ⁵ et en conséquence la proposition L(sujet*: [LE P]) comme une abréviation ou analyse de la proposition $[\lambda Z \exists^1 x(P(x) \& Z(x))](L)$, où la propriété $[\lambda Z \exists^1 x(P(x) \& Z(x))]$ est attribuée à la propriété L (Montague 1974). Par la règle logique de la conversion lambda, l'équivalence suivante est logiquement vraie:

- $[\lambda Z \exists^1 x(P(x) \& Z(x))](L) \leftrightarrow \exists^1 x(P(x) \& L(x)).$

En conséquence, nous avons une explication de l'équivalence logique entre L(sujet*: [LE P]) et $\exists^1 x(P(x) \& L(x))$, que nous avons vue. En effet, la règle de la *conversion lambda* affirme, dans le cas monadique et en négligeant le problème des paradoxes, que pour toutes les propositions du type $[\lambda v A](t)$ et $A(v/t)$, où $A(t/x)$ est le résultat de remplacer en A chaque occurrence libre de la variable v avec le terme t, l'équivalence suivante est logiquement vraie:

- $[\lambda v A](t) \leftrightarrow A(v/t).$

⁵ Le symbole « λ » correspond à l'expression française « être tel que ... » et donc, en général « $[\lambda x A(x)]$ » peut se lire, plus ou moins, « est un x tel que $A(x)$ ».

1.11. RÉSUMÉ

La référence singulière est la relation qui lie un terme singulier à son référent. En discutant de ce sujet, j'assume la méthodologie typique de la philosophie analytique et un background d'ontologie et de philosophie du langage accepté habituellement par les deux théories principales en jeu, le descriptivisme et le référentialisme. C'est-à-dire, j'accepte qu'il y a des objets (particuliers, individus), des propriétés et des relations et que ces entités peuvent se combiner entre elles pour générer des propositions. Les propriétés, relations et propositions en question appartiennent à l'ordre conceptuel et peuvent être sens (signifiés) des phrases ou énoncés. Comme tels, ils ne doivent être confondus avec les propriétés, les relations et les états des choses qui constituent l'ordre causal du monde. Les sens peuvent être sémantiques (assignés aux expressions linguistiques types par le dictionnaire) ou pragmatiques (assignés aux expressions linguistiques tokens dans un contexte). L'attention ici est sur le sens (et donc sur la référence) pragmatique. En suivant Frege, nous acceptons le principe que le sens détermine le référent et donc si deux termes singuliers (tokens), t_1 et t_2 , ont deux référents différents, ils doivent avoir deux sens différents: $\text{r\`e}f(t_1) \neq \text{r\`e}f(t_2) \rightarrow \text{sens}(t_1) \neq \text{sens}(t_2)$.

Selon le référentialisme (Kripke, Kaplan), la référence singulière peut être *directe*: il y a des propositions singulières *mondaines*, qui ont comme constituants des objets du monde, comme chats, tables, etc. et une telle proposition, $P(x)$, peut être le sens d'un énoncé, $E(t)$, contenant un token t d'un nom propre ou indexical, qui correspond à l'objet du monde x (t a x comme sens, se réfère directement à x). Selon le descriptivisme (Frege, Russell), aucune proposition de ce type peut être le sens d'un énoncé et donc la proposition exprimée par un tel énoncé $E(t)$ contient, par rapport à t , un contenu descriptif, $[LE F]$, en vertu duquel t se réfère indirectement à

x, si x est le seul objet avec la propriété F. Une proposition peut être un contenu, par exemple, une croyance, d'une attitude propositionnelle d'un sujet S. Tel contenu est considéré *étroit*, s'il est identifié sur la base de ce qui se passe dans l'esprit de S, et *large*, s'il est identifié sur la base de ce qui se passe aussi dans le monde autour du sujet S. S *entretient* x (intuitivement, x est dans l'esprit de S) quand x est un (constituant d'un) contenu étroit de S. Une proposition peut être un contenu étroit, même s'elle a comme constituants des particuliers, à condition qu'ils soient mentaux, comme les « token-images » qui présentent dans l'esprit d'une personne un token linguistique qui existe objectivement dans le monde. Les propositions singulières mondaines du référentialisme ne sont pas entretenables (intuitivement, les objets ordinaires qu'elles contiennent sont « trop gros » pour cela) et donc cette doctrine, contrairement au descriptivisme, est incompatible avec la thèse EMC (*Entertainable Meaning Constraint*), défendue par Frege et Russell. Selon EMC, tous les sens sont entretenables.

Il est avantageux pour nos buts de représenter d'une façon formelle très simple les propositions qui contiennent des contenus descriptifs (ou d'autres sens des syntagmes nominaux comme « chaque homme » et « une femme »). Si une proposition les contient en essayant de parler des objets correspondants, on peut dire qu'elle contient tels sens ou contenus descriptifs comme *actifs*, et une telle proposition est représentée selon ce modèle: le président aime la plus belle femme du monde = AIMER(sujet*: [LE P], objet*: [LE PBF]). Les représentations des rôles thématiques, « sujet* », « objet* », ont l'astérisque pour signifier que les contenus descriptifs [LE P] et [LE PBF] sont actifs. Quand les contenus descriptifs ne sont pas actifs, nous suivons ce modèle: 'Le président' est un concept = CONCEPT(sujet: [LE P]). Dans ce cas la proposition parle du concept [LE P], pour ainsi dire, et non d'un objet qui correspond à [LE P]. De même, ROUGE(sujet: x) est une proposition qui parle de l'objet x et elle dit de lui qu'il est rouge.

CHAPITRE 2

UNE THÉORIE DESCRIPTIVISTE

2.1. LE PROBLÈME DE LA CO-RÉFÉRENTIALITÉ

Appelons *co-référentiellement équivalents* deux énoncés $A(t)$ et $A(t/t')$ qui sont différents simplement parce que, dans le deuxième, le terme t' , qui est co-référentiel avec t , remplace ce terme. Par exemple, « l'étoile du soir est une planète » et « l'étoile du matin est une planète » sont co-référentiellement équivalents. Il est possible qu'un locuteur standard acquiesce (rationnellement) à un énoncé $A(t)$, sans acquiescer à un énoncé co-référentiellement équivalent $A(t/t')$, ce qui suggère que pour le sujet en question les deux énoncés sont associés à deux contenus étroits différents et que seulement l'un d'eux est cru par lui. Le problème de la co-référentialité, dont l'importance est devenue très claire grâce à Frege 1892 et Russell 1905, consiste en la nécessité d'expliquer la raison de cette possibilité. Nous pouvons distinguer trois cas, par rapport aux descriptions, aux noms propres, et aux indexicaux.

Commençons par les descriptions. Il est possible que Pierre (un locuteur standard) acquiesce (rationnellement) à « l'étoile du soir est une planète », sans acquiescer à « l'étoile du matin est une planète », même si les deux descriptions, « l'étoile du soir » et « l'étoile du matin », sont co-référentielles (elles se réfèrent à la planète Vénus). Et donc il y a deux contenus étroits différents (l'un d'eux cru par Pierre) associés par Pierre aux deux phrases en question. De même, il est possible que Pierre acquiesce (rationnellement) à « Cicéron est un orateur », sans acquiescer à « Tullius est un orateur », même si les

deux noms propres, « Cicéron » et « Tullius », sont co-référentiels. Dans ce cas, de nouveau, les deux énoncés sont associés par Pierre à deux contenus étroits différents. Enfin, de la même façon, il est possible que Pierre acquiesce (rationnellement) à un token de « il est blessé », prononcé par Marie en indiquant Pierre, sans acquiescer à un token de « je suis blessé » qui passe dans son esprit, même si les deux tokens de « il » et « je » sont co-référentiels (imaginons que dans un accident de voiture Pierre a perdu la proprioception et donc ne comprend pas que le corps que Marie indique soit son corps). De nouveau, il y a deux contenus étroits différents associés par Pierre à deux énoncés référentiellement équivalents.

Pour le descriptiviste qui accepte EMC, les trois cas peuvent tous être expliqués de la même façon: du moment que tous les sens sont entretenables, les deux contenus étroits différents associés par Pierre à deux énoncés co-référentiellement équivalents peuvent bien être vus comme deux propositions qui sont sens, respectivement, des deux énoncés en question. Et donc les deux contenus étroits sont associés aux deux énoncés, parce qu'ils sont leurs sens. En Clair, nous avons besoin de *deux* propositions distinctes, parce que les *deux* énoncés correspondent à deux contenus étroits distincts. Mais le descriptiviste peut dire, de façon plausible, que le fait qu'il y a deux propositions distinctes (comme sens de deux énoncés) est entraîné par le fait que les deux termes co-référentiels en question ont comme sens deux contenus descriptifs différents. Par exemple, le premier cas, concernant la planète Venùs, trouve son explication dans le fait que les deux descriptions « l'étoile du soir » et « l'étoile du matin », signifient deux contenus descriptifs différents, [LE ES] et [LE EM], et donc les deux phrases ont *comme sens* deux propositions différentes, PLANÈTE(sujet*: [LE ES]) et PLANÈTE(sujet*: [LE EM]), qui peuvent être en même temps deux contenus étroits différents, l'un d'eux seulement cru par Pierre. Il

est possible (rationnellement) de croire PLANÈTE(sujet*: [LE ES]), sans croire PLANÈTE(sujet*: [LE EM]), car PLANÈTE(sujet*: [LE ES]) ≠ PLANÈTE(sujet*: [LE EM]). En clair, le descriptivisme (avec EMC) peut expliquer les deux autres cas, qui concernent les noms propres et les indexicaux, d'une façon analogue.

Mais, selon le référentialisme, EMC est faux dans les cas des noms propres et des indexicaux, parce que leurs sens sont, typiquement, des objets du monde. Et donc, dans l'exemple avec les noms « Cicéron » et « Tullius », les deux énoncés co-référentiels ont comme sens *une* proposition qui ne peut pas être un contenu étroit de Pierre, mais au maximum un contenu *large*: ORATEUR(sujet: Cicéron) = ORATEUR(sujet: Tullius), car Cicéron = Tullius. Il s'ensuit qu'il n'est pas possible de croire ORATEUR(sujet: Cicéron), sans croire ORATEUR(sujet: Tullius). En conséquence, l'existence de ce contenu large (cru, comme contenu large, par Pierre) n'explique pas le fait que Pierre acquiesce à « Cicéron est un orateur », sans acquiescer à « Tullius est un orateur ». Pour l'expliquer, nous devons accepter qu'il y ait *deux* contenus *étroits* associés aux deux phrases (ou quelque chose d'équivalent). Mais, selon le référentialisme, tels contenus étroits ne sont pas associés aux deux énoncés comme leurs sens, parce que, comme nous l'avons vu, les sens de tels énoncés sont des contenus larges. Il doit y avoir un autre type d'association. En clair, le même problème se présente dans le cas des indexicaux. Il y a donc pour le référentialisme une complication qui n'existe pas pour le descriptivisme. Des philosophes référentialistes comme Perry (2001) et Recanati (1992) ont essayé de proposer une réponse, mais, cependant, le problème de la co-référentialité favorise a première vue le descriptivisme, car il ne doit pas affronter ce complication.

2.2. LE PROBLÈME DU RÉFÉRENT ABSENT

Il est possible qu'un locuteur standard acquiesce (rationnellement) à un énoncé qui contient un terme singulier qui se réfère au néant et donc le sujet en question peut associer à tel énoncé un contenu étroit qu'il croit. Le problème du référent absent consiste en la nécessité d'expliquer la raison de cette possibilité. À propos de ce sujet, de même que pour le problème de la co-référentialité, on doit citer Frege 1892 et Russell 1905 et on peut distinguer trois cas, par rapport aux descriptions, aux noms propres, et aux indexicaux. Considérons les descriptions: Pierre peut acquiescer (rationnellement), par exemple, à « la dixième planète du système solaire est très loin du soleil ». Donc, même s'il y a seulement neuf planètes, une proposition crue par Pierre est associée par lui à la phrase en question. En outre, Pierre peut acquiescer (rationnellement) à « Homère est un poète ». Même si Homère n'existe pas, une proposition crue par Pierre est associée par lui à cette phrase. Enfin, Pierre peut acquiescer (rationnellement) à « cela nous sauvera », prononcé en face du mirage d'une fontaine dans le désert. Même s'il n'existe aucune fontaine, une proposition crue par Pierre est associée à la phrase en question.

Le premier cas trouve son explication dans le fait que la description signifie un contenu descriptif, [LE 10me_PLANÈTE], même si ce contenu ne détermine aucun objet (parce que la propriété 10me_PLANÈTE n'identifie aucun objet). Donc, il y a une proposition, L(sujet*: LE 10me_PLANÈTE)], qui constitue le sens de l'énoncé « la dixième planète du système solaire est très loin du soleil ». Cette proposition peut bien être le contenu étroit associé à la phrase. En clair, ce contenu étroit est associé à la phrase, parce qu'il est une proposition qui constitue le sens de cette phrase.

Quelle est l'explication dans les deux autres cas? Selon

le descriptivisme, *mutatis mutandis*, la même. Mais, selon le référentialisme, les énoncés en question n'ont aucune proposition comme sens, tout du moins si « Homère » et « cela » sont compris littéralement pour ce qu'ils semblent, à savoir, comme termes singuliers qui se réfèrent au néant. Les contenus étroits crus par Pierre doivent être associés aux phrases en question, non comme sens, mais différemment (Perry 2001). Il y a une complication qui n'existe pas pour le descriptivisme et donc le problème du référent absent au moins à première vue le favorise.

2.3. FREGE ET RUSSELL SUR LES NOMS ET LES INDEXICAUX

Dans le cas des noms propres, Frege (1892) et Russell (1918) ont proposé (environ) la même réponse descriptiviste: Ces sont des (abréviations de) descriptions et donc ils ont des contenus descriptifs comme sens, mais tels sens peuvent être différents pour des locuteurs différents (pour Elisabeth « Aristote » est « l'auteur de *la Métaphysique* » et pour Pierre « le maître d'Alexandre »).

Frege et Russell sont descriptivistes par rapport aux indexicaux aussi, mais différemment. Pour Frege, les indexicaux ont des contenus descriptifs qui peuvent avoir des entités privées comme constituants (par exemple, le sens spécial de soi qu'on entretient en utilisant « je » dans un soliloque; voir Frege 1918-19). Ces entités sont concepts, parce que Frege n'acceptait jamais des particuliers dans les propositions (voir sa lettre à Russell du 13 Novembre, 1904 dans Frege 1976). Pour Russell, les indexicaux qui se réfèrent aux objets du monde ont des contenus descriptifs qui peuvent avoir des entités privées comme constituants, mais ces entités sont particulières. Par exemple, la proposition exprimée par « cela est une chaise » peut être (à peu près, selon ma terminologie): C(sujet*: [LE PRÉSENTÉE_PAR_s]), où s est une donnée des

sens, un *particulier*, qui présente une chaise. Les indexicaux, d'autre part, peuvent se référer directement à des particuliers mentaux et pour cette raison j'appelle le descriptivisme de Russell *faible*⁶.

Si nous suivons les approches de Frege et Russell aux noms propres, nous avons la conséquence paradoxale que le français de Pascal et celui de Pierre sont des langues différentes, parce qu'ils attribuent des sens différents aux mêmes noms propres. Je pense que le descriptivisme doit chercher une route différente. Pour des raisons que nous verrons le long de cette route nous trouverons une approche des indexicaux plus voisine de Russell que de Frege.

2.4. LES SYNTAGMES NOMINAUX INCOMPLETS

Frege et Russell n'ont pas été très attentifs aux syntagmes nominaux *incomplets*, comme « la table », « quelque dame », « chaque tableau », etc., et à leurs sens pragmatiques, mais un descriptivisme correct doit les considérer. Ces syntagmes, contrairement à ceux que nous pouvons appeler *complets*, comme « la racine carrée de deux », ont besoin d'être « complétés » contextuellement, comme nous verrons avec deux exemples.

Considérons « chaque tableau est important » et « le tableau doit être effacé » prononcés dans deux contextes où il est clair qu'on parle respectivement du Louvre et d'une certaine salle de classe. Quel est le sens pragmatique de les syntagmes (tokens) en question ? De façon typique, le contexte peut sélectionner ce que nous pouvons appeler un *sens sémantique contextuel* approprié. C'est-à-dire, [CHAQUE PAINTING] pour « chaque tableau » et [LE BLACKBOARD]) pour « le tableau » (j'utilise les mots anglais dans

⁶ Pour des détails supplémentaires, voir Perry 2000 et Farrell Smith 1989.

les représentations formelles des deux sens pour enlever l'ambiguïté du mot français « tableau »). Mais il est clair que ces sens contextuels ne sont pas encore les sens pragmatiques *complets*. Intuitivement, ces sens peuvent être exprimés, si nous ajoutons *du Louvre* dans le premier cas et *d'une telle ou telle autre salle de classe*, dans le deuxième. Mais par quel mécanisme pouvons-nous faire ces adjonctions ? Il y a deux hypothèses principales.

L'hypothèse du *domaine rétréci*⁷. En fait, il n'y a aucune adjonction de tel genre, mais il semble qu'il y en a une, parce que le domaine du discours rétrécit. Par exemple, dans le premier cas que nous avons considéré, basé sur la phrase « chaque tableau est important », le domaine contient les tableaux du Louvre seulement et donc le sens pragmatique de « chaque tableau » est égal à son sens sémantique contextuel, à savoir, [CHAQUE PAINTING].

Mais qu'est-ce qui se passe dans l'esprit, quand le domaine du discours rétrécit ? Quelle est la contrepartie psychologique d'un domaine rétréci ? Je pense qu'il n'y a aucune bonne réponse théorique à cette question (Orilia 2003a) et donc je préfère la deuxième hypothèse, qui peut être appelée *de l'ellipse*.

L'hypothèse *de l'ellipse*⁸. Le sens sémantique contextuel d'un syntagme incomplet, un token *t*, est complété par un « sens complétant », relatif à *t*, de façon qu'on obtient le sens complet (pragmatique) de *t*, par un mécanisme inférentiel comme la *conversational implicature* de Bach 1994 (ou quelque chose du même genre)⁹, qui d'une façon analogue à la « *conversational implicature* » de Grice rend explicite un sens implicite.

⁷ Voir, par exemple, Recanati 1996.

⁸ Voir, par exemple, Neale 1990 et Bach 1994.

⁹ En vérité, Bach utilise « *conversational implicature* » plus comme un terme équivalent à mon « sens complétant » que comme un nom pour un mécanisme inférentiel. Mais il est clair qu'il décrit aussi, bien que à grandes lignes, comment les sens complétants peuvent être inférés.

Etant donnée l'hypothèse de l'ellipse, nous pouvons distinguer deux façons de compléter les sens sémantiques contextuels d'un syntagme incomplet avec un sens complétant et qui sont pertinentes pour nos buts. La première utilise la conjonction et la deuxième l'adjonction d'un rôle thématique. Nous les illustrerons avec les deux exemples suivants:

- « Chaque tableau » + *qui se trouve dans le Louvre* = [CHAQUE (PAINTING & DANS_LE_LOUVRE)].
- « La femme » + *du président* = [LE FEMME (objet*: [LE PRÉSIDENT])] = (pour simplifier) [LE FEMME_DU_PRESIDENT].

2.5. TROIS OBJECTIONS ET LA NOTION DE COMMUNICATION RÉUSSI

Il y a trois objections à l'hypothèse de l'ellipse qui sont souvent considérées décisives: le *problème du choix*, le *problème de l'erreur* et le *problème de l'ignorance* (Devitt et Sterelny 1999, p. 107). J'essayerai d'y rétorquer à elles dans ce paragraphe.

Considérons pour commencer le problème du choix. De façon typique, il y a beaucoup de candidats (également valides) pour la fonction de sens complétant et il n'est pas possible d'en choisir un d'entre eux. Par exemple, pour le syntagme « le président », dans un contexte où il est clair que l'on parle de Chirac, les sens complétants pourraient être: *de la France, appelé Chirac, qui a succédé à Mitterand, etc.*

Je réponds qu'il est un mythe que le sens pragmatique est unique. S'il n'est pas possible de choisir un seul sens complétant pour un syntagme token donné, il y a beaucoup de sens pragmatiques pour lui. Donc, il est possible que le sens du locuteur et le sens de l'auditeur soient différents, même si tous les deux sont des sens pragmatiques officiels.

Mais si cela est vrai, comment est-il possible de communiquer ? *Communiquer* (linguistiquement) est utiliser des tokens linguistiques en sorte qu'ils aient soit un sens du locuteur, soit un sens de l'auditeur. Si tels sens sont des propositions (qui ont donc le rôle de unité de communication), la communication est *informationnelle* (la seule que nous considérerons ici). Tant que la proposition P exprimée par le locuteur est « communicationnellement équivalente » à la proposition Q reçue par l'auditeur, par rapport à un but, il y a un épisode de communication (informationnelle) *réussi* (où P et Q sont, typiquement, sens pragmatiques officiels). Par exemple, quand je dis: «Regarde! Il y a un signal de stop » et tu arrêtes la voiture, nous avons un exemple de tel genre de communication. Dans notre exemple sur Chirac, les différents sens complétants (*de la France, appelé Chirac, ...*) engendrent des unités de communication communicationnellement équivalentes (au moins pour la plupart des cas), du moment qu'ils permettent tous d'identifier la même personne, Chirac. Frege pensait que l'équivalence en question (que nous pouvons appeler aussi *similarité suffisante*) était toujours identité, mais cette thèse ne peut pas être acceptée en général, puisque deux personnes réussissent à communiquer malgré des différences dans la compétence lexicale et différents niveaux de connaissance (du contexte et du monde).

Allons maintenant à la deuxième objection, le problème de l'erreur. Quelquefois, le sens complétant que le locuteur entretient n'est pas exemplifié par le référent d'une description incomplète. Je dis «le président», qui se réfère à Chirac (dans le contexte), mais je pense « le président *qui a succédé à Chirac* ». Donc, ce n'est pas le sens complétant qui engendre le sens pragmatique de « le président », parce que le sens pragmatique détermine Chirac, mais le sens de « le président *qui a succédé à Chirac* » ne détermine pas Chirac.

Ma réponse est que ce raisonnement serait correct, si le SPS du locuteur était toujours le SPO. Mais cela est un faux mythe (nous avons vu ci-dessus qu'on doit les distinguer). Dans notre cas, il y a simplement un SPS (*le président qui a succédé à Chirac*) qui n'est pas un SPO.

Enfin, il y a la troisième objection, le problème de l'ignorance. Il est possible que quelqu'un utilise un syntagme incomplet sans savoir dire un syntagme correspondant complet qui exprime le sens complétant. Je dis « le président », qui se réfère à Chirac (dans le contexte), mais lorsque vous demandez: « Quel président? », je ne sais répondre.

Je pense que tout au plus cela prouve qu'on peut avoir un SPO sans un SPS du locuteur. Mais en fait le sens complétant (et donc le SPS) peut être simplement entretenu inconsciemment ou il n'y a aucun mot qui l'exprime explicitement (ce qui est très plausible, si ce sens contient des particuliers mentaux).

2.6. LA THÉORIE SPEED

Je voudrais distinguer maintenant des options théorétiques différentes qu'un descriptiviste peut choisir. Selon le descriptivisme *pragmatique*, les noms propres et les indexicaux (dans leurs usages typiques) sont (comme) des descriptions (environ toujours) incomplètes. C'est-à-dire, leurs sens sémantiques (lexicaux contextuels) sont du type [LE P], où P est une propriété qui, typiquement, n'identifie aucun objet. Autrement dit, tels sens ont besoin d'un sens complétant pour devenir un sens pragmatique qui détermine singulièrement un objet. Pour un nom « N », le sens sémantique en question peut être caractérisé comme [LE N], où N est un concept spécial que nous considérerons. De même, pour les indexicaux, « cela », « je », etc., il y a, je suggère, les sens

sémantiques (lexicaux contextuels), [LE CELA], [LE JE], etc., où CELA, JE, ... sont des concepts spéciaux que nous considérerons.

En outre, le descriptivisme *élastique* accepte la possibilité qu'il y ait des particuliers dans les contenus descriptifs et donc dans les propositions (en accord avec Russell) et le descriptivisme *EMC* soutient que tous les sens sont entretenables (et donc que les particuliers qui peuvent se trouver dans les contenus descriptifs sont mentaux). Enfin, rappelons qu'il y a une distinction entre le descriptivisme faible de Russell, selon lequel la référence est directe dans quelque cas spécial et celui de Frege, que nous pourrions appeler *fort*, selon lequel la référence est toujours indirecte.

Comme nous le verrons, je propose une forme de descriptivisme qui peut être appelé SPEED, c'est-à-dire, un Descriptivisme Strong (= fort), Pragmatique, EMC et Elastique.

2.7. LES NOMS PROPRES

Quelquefois un nom propre n'est pas utilisé comme un nom propre, à savoir pour réaliser une référence singulière. Par exemple, « Smith » dans la phrase « il y a beaucoup de Smith en Angleterre » fonctionne comme un nom commun plutôt que propre. Mais, typiquement, un nom propre « N » est *utilisé comme un nom propre* par un locuteur S. Dans ce cas il a le sens sémantique contextuel [LE N] (qui est actif dans la proposition exprimée par S), où N est une propriété spéciale que nous discuterons brièvement (mais voir Orilia 2000 pour les détails). Par exemple, si S dit « Smith est un professeur », le sens sémantique contextuel de cette phrase est, supposons, PROF(sujet*: [LE SMITH]).

La propriété spéciale N est analytiquement équivalente à la propriété suivante: appelé « N ». Cela est une propriété qu'on acquiert quand on est baptisé avec le mot « N ». Par exemple,

quand un enfant est baptisé avec le nom « Pascal » il gagne la propriété appelé « Pascal » et en conséquence la propriété d'être un Pascal (comme beaucoup d'autres Pascal). Dit autrement, le concept, appelé « N », constitue l'analyse du concept N. De même, la propriété carré est analytiquement équivalente à: rectangle avec les côtés égaux. Cette propriété est un concept qui constitue l'analyse du concept carré. La différence entre N et appelé « N » est important, parce qu'il est possible d'utiliser un concept, sans savoir son analyse. Je peux distinguer les carrés et les cercles, sans savoir l'analyse du concept carré que nous avons vu. De la même façon, l'enfant Pascal, quand il est très jeune, peut savoir qu'il est un Pascal, sans savoir que l'analyse de PASCAL est APPELLÉ_ « PASCAL ».

En clair, un terme avec le sens sémantique contextuel [LE PASCAL] a besoin d'un sens complétant, parce qu'il y a beaucoup de Pascal. Dans un contexte où on discute de philosophie le sens complétant peut être, supposons, professeur de philosophie à Paris IV qui a écrit le livre *La norme du vrai*.

2.8. LES INDEXICAUX

L'approche des noms que j'ai esquissée ci-dessus est expliqué en détail dans Orilia 2000 et je l'accepte sans changements importants depuis environ 10 ans. Au contraire, mes idées sur les indexicaux continuent à changer (Orilia 1999, 2003), bien que pas pour les aspects principaux. Je vais présenter ma dernière version (qui probablement sera un peu changée dans le futur). Elle est influencée par Reichenbach 1947, quoique quand il parle des tokens des indexicaux dans son analyse, je parle, au lieu d'eux, des token-images, pour respecter la thèse que tous les sens sont entretenables (EMC). Car les tokens des indexicaux sont objets du

monde, mais leurs token-images sont objets mentaux.

De façon typique, un indexical (token) est *utilisé comme indexical* par un locuteur S. C'est-à-dire, il est utilisé, par exemple, comme le token de « je » prononcé par S quand il dit « je suis heureux » et *non* comme quelle prononcé par lui quand il dit « je est un pronom », ou quand il dit, en suivant Kant, « le Je-pense est transcendantal ». Selon moi, quand un indexical est utilisé comme indexical par un locuteur S, il a un sens sémantique contextuel du type [LE JE], [LE CELA], etc., selon les cas, qui est actif dans la proposition exprimée par S, où JE, CELA, etc. sont des concepts qui respectent des règles que nous discuterons ci-dessous. Les indexicaux sont typiquement des syntagmes nominaux incomplets, car JE, CELA, etc. n'identifient pas des objets, c'est-à-dire, il y a toujours beaucoup de JE, CELA, etc. Cependant, les indexicaux, dans le contexte approprié ont des référents, selon la façon que nous verrons.

Il est commun de dire que les indexicaux sont associés à des règles de (dit ainsi) « token-réflexivité » comme :

(TR-J) Un token j de « je », utilisé comme indexical par un seul locuteur S, se réfère à S, c'est-à-dire, l'énonciateur de j¹⁰.

(TR-C) Un token c de « cela », utilisé comme indexical en indiquant un seul objet x, se réfère à x, c'est-à-dire l'objet indiqué par l'énonciateur (ou les énonciateurs) de c.

Ces règles expriment sûrement des propositions vraies, ce qui est un fait que nous ne devons pas négliger. Mais dire que les indexicaux sont associés à ces règles ne peut pas être suffisant pour saisir

¹⁰ Dans le cas d'une phrase écrite, il est possible qu'il y ait plus d'un locuteur de la phrase et si cette phrase contient le pronom « je », il n'est pas correct de dire qu'il se réfère au locuteur (voir Orilia 2003, p. 30).

leurs sens, car les règles en question sont « langages-spezifiques » (par exemple, (TR-J) concerne le mot français « je »). Je pense que nous devons caractériser les concepts interlinguistiques qui sont exprimés par des mots indexicaux différents dans les diverses langues du monde. Par exemple, le fait qu'une règle analogue à (TR-J) est vraie pour le mot anglais « I » suggère que « je » et « I » exprime le même concept, un concept que nous devons caractériser et que je représente comme « JE » et non, par exemple, comme « I », simplement parce que cet essai est en français et non parce qu'il est lié d'une façon essentielle à la langue français.

2.9. LE CONCEPT JE

Les concepts JE, CELA, etc. doivent être tels qu'ils garantissent les règles de token-réflexivité. Pour cette raison, comme nous verrons maintenant, ils sont relationnels (comme ONCLE) et donc les sens complétants correspondants sont des rôles thématiques remplis par des contenus descriptifs (de même, [LE ONCLE] peut être complété comme, par exemple, [LE ONCLE_D'ELISABETH]).

Pour illustrer, nous considérerons le concept JE. On a la relation JE par rapport à chaque token linguistique avec le sens sémantique contextuel [LE JE] qu'on énonce:

(J-R) JE(sujet: x, objet: i) ↔ x énonce i & i a le sens sémantique contextuel [LE JE] (actif dans la proposition exprimée par la phrase qui contient i).

Mais la relation JE n'est pas simplement la relation d'énoncer un token avec le sens sémantique contextuel [LE JE], parce que JE doit respecter une règle qui garantit le principe de token-réflexivité (TR-J):

(J-P) Pour chaque token *i* qui a le sens sémantique contextuel actif [LE JE], *M* est un sens pragmatique de *i* si et seulement si il y a un token-image *g* de *i* tel que $M = [LE\ JE(\text{objet}^*: [LE\ PRÉSENTÉE_PAR_g])]$ (à savoir, le contenu descriptif suivant: l'individu qui est un JE par rapport au token (de « je ») présenté par le token-image *g*).

Pour simplifier, abrégeons comme ça: $[LE\ JE(\text{objet}^*: [LE\ PRÉSENTÉE_PAR_g])] = [LE\ JE_PAR_RAPPORT_À_g]$.

Considérons un exemple. Lorsque Pierre dit à Marie « je suis français », du moment que Pierre a utilisé « je » selon la façon typique, il a, par (J-R), la relation JE avec un token *i* de « je ». En fait, il est le seul individu qui a cette relation, car seulement lui a énoncé *i*. En outre, le token *i* de « je » a le sens sémantique contextuel (actif) [LE JE]. En clair, il y a dans le champ de conscience de Pierre une token-image *g* qui présente *i* et donc la propriété PRÉSENTÉE_PAR_ *g* identifie *i* et la propriété JE_PAR_RAPPORT_À_ *g* identifie Pierre (car Pierre est le seul individu qui a énoncé un token avec le sens [LE JE] et présenté par *g*). De par la règle (J-P), le concept [LE JE_PAR_RAPPORT_À_ *g*] est un sens complet (pragmatique) de *i*. Ce sens est un contenu descriptif qui détermine Pierre, car Pierre est identifié par la propriété JE_PAR_RAPPORT_À_ *g*. Et donc *i* se réfère à Pierre. De même, il y a dans le champ de conscience de Marie une autre token-image de *i*, *h*, telle que le concept [LE JE_PAR_RAPPORT_À_ *h*] est un autre sens complet pragmatique de *i* qui détermine Pierre. Donc, la phrase de Pierre a pour lui le SPS FRANÇAIS(sujet*: [LE JE_PAR_RAPPORT_À_ *g*]) et pour Marie le SPS FRANÇAIS(sujet*: [LE JE_PAR_RAPPORT_À_ *h*]), qui sont différents, car $g \neq h$. Mais ils sont deux SPO de cette phrase et ils sont communicationnellement équivalents.

L'indexical « cela » doit être traité de la même façon. C'est-à-dire, le concept CELA est tel que:

(C-R) CELA(sujet: x, objet: c) \leftrightarrow x est l'individu que l'énonciateur de c a indiqué (ou les énonciateurs des c ont indiqué) en énonçant c et c a le sens sémantique contextuel [LE CELA] (actif dans la proposition exprimée par la phrase qui contient c).

(C-P) Pour chaque token c qui a le sens sémantique contextuel actif [LE CELA], M est un sens pragmatique de c si et seulement si il y a un token-image g de c tel que M = [LE CELA(objet*: [LE PRÉSENTÉE_PAR_g])] (à savoir, le contenu descriptif suivant: l'individu qui est un CELA par rapport au token (de « cela ») présenté par le token-image g).

Il est clair que nous respectons ainsi la règle de token-réflexivité associée à « cela », selon laquelle un token c de « cela », utilisé comme indexical, se réfère à l'objet indiqué par l'énonciateur de c. Tous les autres indexicaux, « ici » et « maintenant » en particulier, sont analysés, selon la théorie SPEED, de la même façon.

2.10. RÉSUMÉ

Selon le descriptivisme, chaque terme singulier (token) dans un énoncé E, y compris les noms propres et les indexicaux, a comme sens un contenu descriptif, [LE F], qui se trouve dans la proposition signifiée par E.

Selon EMC, toutes les propositions qui ont sens doivent pouvoir être des contenus étroits, et donc elles ne contiennent pas d'objets du monde. Un descriptivisme qui accepte EMC explique les problèmes de la co-référentialité et du référent absent de la

même façon (très simple) soit pour les descriptions, soit pour les noms et les indexicaux. Au contraire, le référentialisme ne peut pas accepter EMC et donc il doit trouver une explication différente (plus compliquée), au moins pour les noms et les indexicaux. Donc, j'ai proposé une forme de descriptivisme (SPEED) avec EMC. Il soutient que: (a) un nom « N » a un sens sémantique [LE N], où N = (environ) *être appelé* « N », et plusieurs sens pragmatiques du type [LE N&P], où P est une propriété déterminée contextuellement ; (b) un indexical, comme « je », a un sens sémantique [LE JE], où JE est une relation qui peut lier un objet à un token linguistique (de « je »), et plusieurs sens pragmatiques du type [LE JE_PAR_RAPPORT_A_g], où JE_PAR_RAPPORT_A_g est une propriété qui identifie un objet (par exemple, g est un particulier mental (token-image) qui représente dans l'esprit d'un (inter)locuteur donné le token indexical utilisé par le locuteur).

Mais il y a beaucoup d'objections contre le descriptivisme (avec EMC). J'en examinerai les principales dans le chapitre suivant.

CHAPITRE 3

UNE RÉPONSE DESCRIPTIVISTE AUX OBJECTIONS RÉFÉRENTIALISTES

3.1. L'IRRÉDUCTIBILITÉ DE LA RÉFÉRENCE INDEXICALE

Le descriptivisme qui était populaire quand Kripke et Kaplan ont commencé à soutenir le référentialisme était le descriptivisme de Quine (1960) et Katz (1972), qui acceptaient la thèse de la *réductibilité de la référence indexicale*:

RRI. Pour chaque énoncé $E(i)$, où i est un indexical, qui exprime pragmatiquement (dans un contexte) une proposition P , il y a un énoncé non-indexical $E(i/d)$, où i est remplacé par une description complète d , tel que: (i) $E(i/d)$ exprime P sémantiquement (sans dépendance contextuelle); (ii) d et i sont co-référentiels.

Par exemple, si le référent de i est le seul soldat appelé *Quintus*, la description peut être « le soldat appelé *Quintus* », ou si « C » est un prédicat qui spécifie les coordonnées géographiques de tel référent, la description peut être « le C ».

Castañeda (1966, 1967) a attaqué cette forme de descriptivisme, en remarquant qu'un sujet qui acquiesce à (prononce) un énoncé indexical $E(i)$ peut n'être disposé à acquiescer à aucun énoncé non-indexical $E(i/d)$ du type de Quine et Katz, ce qui suggère que $E(i)$ peut exprimer une proposition (crue par le sujet) qu'aucun $E(i/d)$ ne peut exprimer sémantiquement. Par exemple, imaginons que *Quintus* soit un héros militaire qui suite à un coup à la tête devient soudain

complètement amnésique. Supposons qu'il dise: « J'ai une douleur terrible à la tête » (Orilia 2003). Sûrement, cet énoncé exprime une proposition vraie P, que Quintus croit. Si nous remplaçons « je », avec, disons, « le soldat qui est appelé *Quintus* », nous obtenons un énoncé qui peut bien exprimer sémantiquement une proposition Q qui est aussi vraie que P, mais Quintus, étant amnésique, n'acquiescerait pas à cela. Et donc, P et Q ne sont pas la même proposition, ou comme cela il semble.

Grâce à Castañeda (et Kaplan et Perry qui ont proposé d'autres exemples du même genre), nous acceptons aujourd'hui, au lieu de RRI, la thèse de *l'irréductibilité de la référence indexicale*:

IRI. Il y a des énoncés E(i), avec un indexical i, qui *ne* sont *équivalents* à aucun énoncé E(i/d), où d est un nom propre ou une description non-indexicale complète (du type de Quine et Katz) co-référentielle avec i, dans le sens que E(i) et E(i/d) expriment des propositions différentes, ou au moins E(i) peut être associé à un contenu étroit (croyance) auquel E(i/d) ne peut pas être associé.

On pense habituellement que IRI falsifie le descriptivisme *en général*. Car (i) si, comme IRI semble l'impliquer, nous ne pouvons pas spécifier les contenus descriptifs des indexicaux par des descriptions complètes à la Katz-Quine, comment devons-nous les spécifier? Et (ii) si nous ne pouvons pas les spécifier, pourquoi devons-nous admettre qu'ils existent ?

Mais en fait le descriptiviste peut accepter IRI en admettant, par rapport à (i), qu'il n'y a aucune possibilité de spécifier tels contenus descriptifs (car ils ne *peuvent* pas être des sens sémantiques des descriptions complètes); et cependant répondre à (ii) que les problèmes de la co-référentialité et du référent absent donnent de bonnes raisons pour les admettre. Bien sûr, le descriptiviste

doit justifier sa réplique à (i). Pourquoi les contenus descriptifs en question ne peuvent pas être des sens sémantiques des descriptions complètes ? Cela n'est pas un problème pour SPEED. Car les entités qui, selon SPEED, sont les contenus descriptifs des indexicaux sont *clairement* d'un type tel qu'ils ne peuvent pas être exprimés sémantiquement. Car ils contiennent des propriétés comme JE_PAR_RAPPORT_À g, où g est une token_image, et il n'est pas plausible que dans une langue il y ait un prédicat qui exprime sémantiquement (par le dictionnaire) telle propriété, parce que g est une entité *éphémère* (avec une vie trop courte) et *privée* (elle existe dans un seul esprit).

3.2. L'OBJECTION DE LA PORTÉE LARGE

Les descriptions définies qui sont placées dans un contexte de croyance (ou plus en général dans un contexte intensionnel) peuvent avoir une *portée étroite* et une *portée large* (voir, par exemple, Engel 1985, p. 143). Considérons l'énoncé:

(1) Pierre croit que la femme de Berlusconi est une actrice.

Il y a deux interprétations pour (1). La première (*de dicto*) donne à la description « la femme de Berlusconi » une portée large et la deuxième (*de re*) donne à telle description une portée étroite. La première peut être exprimée par la paraphrase suivante:

(1a) Pierre croit que la femme de Berlusconi, c'est-à-dire, quiconque correspond à la description *la femme de Berlusconi*, est une actrice.

Cette paraphrase veut souligner que le contenu descriptif exprimé par la description « la femme de Berlusconi » est un constituant de la croyance (contenu étroit) de Pierre. Au contraire, dans l'interprétation *de re*, ce contenu est, pour ainsi dire, *hors de la* croyance de Pierre, comme cette paraphrase de (1) le suggère:

(1b) Au sujet de la femme de Berlusconi, Pierre croit qu'elle est une actrice.

Selon cette interprétation, nous ne savons pas comment Pierre se représente la femme de Berlusconi. Il se la représente, *peut-être*, comme la protagoniste du film *La Ville*, sans savoir qu'en fait cette protagoniste est la femme de Berlusconi. Plus précisément, selon l'interprétation *de re* de (1), il y a quelque contenu descriptif ou représentation, D (par exemple, *l'actrice du film La ville*), de la femme de Berlusconi, tel que Pierre croit que D est une actrice.

Or, par rapport aux indexicaux dans les contextes de croyance, le point de vue standard, depuis Castañeda (1966, 1967, 1977), est que nous devons toujours attribuer une portée large aux indexicaux. Considérons

(3) Pierre croit que je suis italien.

En fait, il est naturel de penser qu'il signifie, avec une interprétation *de re*, qu'il y a quelque contenu descriptif ou représentation, D, de moi, tel que Pierre croit que D est italien. Au contraire, l'interprétation *de dicto* semble impossible, parce qu'elle entraîne que Pierre se représente, pour ainsi dire, moi, et non lui-même comme un *je*. Mais comment cela est-ce possible, si les indexicaux sont des descriptions et les descriptions peuvent avoir l'interprétation *de dicto*?

La réponse est, simplement, qu'il n'est pas vrai que les indexicaux doivent toujours avoir une portée large (voir Recanati 1992, § 20.4).

Supposons qu'un groupe des personnes qui inclut Pierre et Marie se trouve dans une chambre où il y a (et il est clair que tous savent qu'il y a) une seule table et des chaises. Supposons en outre que Marie dise:

(4) Pierre croit que la table est jolie.

(5) Pierre croit que celle-là est laide [en indiquant une des chaises].

En clair, (4) peut avoir une interprétation *de dicto* et dans ce contexte cette interprétation est la plus naturelle. Etant donnée l'approche aux syntagmes nominaux incomplets que j'accepte, selon cette interprétation, pour quelque sens complétant S, Marie dit, inter alia, qu'un contenu descriptif comme, environ, [LE TABLE+S] est un constituant de la croyance de Pierre. C'est-à-dire, les concepts correspondants à « le » et « table » font, pour ainsi dire, partie de la croyance de Pierre. Mais il n'y a pas de raisons de penser que (5) ne peut pas être interprété de la même façon, comme un énoncé qui, pour quelque sens complétant S, attribue à Pierre une croyance avec le constituant [LE CELLE-LÀ+S]. En effet, le référent de « celle-là », dans ce cas, peut bien être un *celle-là* pour Pierre aussi bien que pour le locuteur, Marie. De même, si Marie dit aussi:

(6) Pierre croit que j'ai faim,

le référent de « je » peut bien être un *je* pour Pierre aussi bien que pour le locuteur, Marie. C'est-à-dire, (4) peut bien avoir une interprétation *de dicto* selon laquelle, pour quelque sens complétant S, [LE JE+S] est un constituant de la croyance de Pierre.

Pourquoi alors le point de vue standard soutient que les indexicaux ne peuvent pas avoir une portée large ? La raison est qu'il confond (i) l'attribution d'une portée large à un indexical et (ii) l'utilisation d'un indexical pour exprimer le fait que le sujet de la croyance se réfère à un objet par un indexical. Nous ne pouvons pas obtenir (ii), au moins si le locuteur et le sujet de la croyance ne sont pas la même personne. Si Marie dit

(7) J'ai faim

et Pierre veut exprimer le fait que Marie a attribué à soi-même la propriété avoir faim in prima persona, il ne peut pas dire:

(8) Marie croit que j'ai faim.

Il doit dire, au lieu de (8),

(9) Marie croit qu'elle-même a faim,

où « elle-même » est, comme Castañeda 1967 a expliqué, une « quasi-indicateur ».

3.3. LES JUMEAUX DE KAPLAN

Comme nous avons vu, il y a de bonnes raisons pour accepter les deux principes suivants:

EMC. Tous les sens sont entretenables, à savoir, chaque sens peut être un (constituant d'un) contenu étroit de quelque attitude propositionnelle.

SDR (Le sens détermine le référent). $\text{réf}(t_1) \neq \text{réf}(t_2) \rightarrow \text{sens}(t_1) \neq \text{sens}(t_2)$.

Or, Considérons des jumeaux (Kaplan 1989), Castor et Pollux, tels que:

(K0) Castor et Pollux disent sincèrement « je suis plus âgé que mon frère » (hypothèse).

La thèse EMC suggère qu'il y a un contenu étroit, $E[\text{sens}(\text{« je-c »})]$, signifié par l'énoncé de Castor ; il est cru par lui et contient le sens du token de « je », $\text{sens}(\text{« je-c »})$, qu'il a prononcé. De même, par EMC, il y a un contenu $E[\text{sens}(\text{« je-p »})]$ cru par Pollux, de façon que:

(K1) Castor croit $E[\text{sens}(\text{« je-c »})]$ et Pollux croit $E[\text{sens}(\text{« je-p »})]$ (par (K0) et EMC) ;

(K2) Castor = $\text{réf}(\text{« je-c »}) \neq \text{réf}(\text{« je-p »})$ = Pollux (fait banal) ;

(K3) $\text{sens}(\text{« je-c »}) \neq \text{sens}(\text{« je-p »})$ (par (K2) et SDR).

Du moment que Castor et Pollux sont des jumeaux, ils ont le même patrimoine génétique. Imaginons qu'ils ont reçu exactement les mêmes stimulations. Donc, il est tout à fait possible que

(K4) Castor et Pollux sont « mentalement indiscernables » (hypothèse).

Il semble plausible, *prima facie*, que ces principes sont vrais en général:

(K5) si X et Y sont mentalement indiscernables, alors si X croit (le contenu étroit) A, il y a un contenu A', indiscernable de A, tel que Y croit A' (hypothèse).

(K6) Si les contenus étroits A et A' sont indiscernables, alors A = A' (hypothèse).

Nous pouvons plausiblement déduire que:

(K7) E[sens(« je-c »)] et E[sens(« je-p »)] sont indiscernables (plausible, par (K1), (K4) et (K5)).

Et donc:

(K8) E[sens(« je-c »)] = E[sens(« je-p »)] (par (K6) et (K7)) ;

(K9) sens(« je-c ») = sens(« je-p ») (intuitivement plausible par (K8)).

Il y a une contradiction entre (K3) et (K9). Kaplan la résout, en rejetant EMC, d'où (K1) et ensuite (K7) proviennent, et donc il peut proposer la thèse référentialiste que sens(« je-c ») = réf(« je-c ») = Castor et sens(« je-p ») = réf(« je-p ») = Pollux.

3.4. RÉPONSE À KAPLAN

Au lieu de rejeter EMC, je rejette cette thèse:

(K6) Si les contenus étroits A et A' sont indiscernables, alors A = A'.

Elle semble correcte quand A et A' ne contiennent pas de particuliers, comme la proposition P = *chaque homme est mortel*. Car si nous disons que Pierre croit P et que Marie croit une proposition P' différente, mais qualitativement indiscernable de P, nous devons assumer qu'il y a un concept dans P, par exemple HOMME, et un autre concept HOMME' dans P', qui a toutes les propriétés de HOMME, mais qui est différent. Mais cela est peu

plausible. Au contraire, il est très plausible que deux *particuliers* indiscernables (par exemple, deux photons) peuvent être différents. En conséquence, si des contenus étroits A et A' contiennent deux particuliers indiscernables, il est plausible que A et A' peuvent être indiscernables, mais différents.

Or, selon ma théorie, les contenus étroits E[sens(« je-c »)] et E[sens(« je-p »)] crus, respectivement, par Castor et Pollux contiennent comme constituants [LE PRÉSENTÉE_PAR_g], = sens(« je-c »), et [LE PRÉSENTÉE_PAR_g'], = sens(« je-p »), où g et g' sont deux particuliers mentaux qui présentent respectivement le token de « je » prononcé par Castor et le token de « je » prononcé par Pollux. Du moment que Castor et Pollux sont mentalement indiscernables, nous devons assumer, comme nous avons vu, que E[sens(« je-c »)] et E[sens(« je-p »)] sont indiscernables, ce qui nous dit que g et g' sont eux-mêmes indiscernables. Mais, sans (K6), les deux contenus étroits E[sens(« je-c »)] et E[sens(« je-p »)] peuvent bien être différents.

3.5. KRIPKE SUR LES NOMS PROPRES

Kripke 1980 a soutenu que les noms propres sont des *désignateurs rigides*: ils se réfèrent aux mêmes objets dans tous les mondes possibles. Même s'il refuse de se classer comme un défenseur de la possibilité de la référence directe (dans la terminologie de Kaplan) et donc du référentialisme (Devitt 1996, n. 30, p. 170), il admet en fait que les noms propres se réfèrent directement à leurs référents. Car il est clair que Kripke veut dire que, par exemple, « Bush est un président » a comme sens une proposition P qui est vraie dans un monde w où Bush en personne (notre Bush) est président et fautive dans un autre monde w' où Bush en personne n'est pas président. Mais comment devons-

nous l'interpréter si non comme ceci: P contient Bush en personne comme constituant, en accord avec le référentialisme?

Quelle est pour Kripke la raison en faveur de cette thèse ? Il a offert une *pars construens* (sa théorie causale des noms propres) et une *pars destruens*, sa critique du descriptivisme, ce qui nous intéresse ici. En fait, Cela est principalement une critique du descriptivisme à la Frege/Russell, selon lequel, environ, un nom comme « Gödel » a le même sens qu'une description, comme, par exemple, « le découvreur du théorème d'incomplétude » (sémantiquement, indépendamment du contexte, si nous négligeons que le même nom peut être utilisé pour des individus différents). Kripke note que, si ce descriptivisme était correct, la phrase

(1) Gödel a découvert le théorème d'incomplétude.

serait analytiquement vraie (vraie en vertu des sens des mots de la phrase) et en conséquence exprimerait une proposition tautologique et donc nécessaire, comme « tous les carrés ont 4 côtés ». Or, Kripke note que la phrase suivante exprime une proposition vraie:

(2) Gödel pouvait ne pas découvrir le théorème d'incomplétude¹¹.

Mais si (1) était vraie nécessairement, comme nous avons supposé, (2) ne pourrait pas être vraie et donc nous devons rejeter la théorie (le descriptivisme de Frege et Russell) qui nous invite à considérer (1) vraie nécessairement.

Cette argumentation, ainsi dite *modal*, peut être classifiée comme

¹¹ Ou alternativement: Gödel aurait pu ne pas découvrir le théorème d'incomplétude.

sémantique, si nous voyons notre acceptation de (2) comme basée sur une intuition concernant le sens de (1) (il n'est pas une tautologie), ou *métaphysique*, si nous la voyons comme basée sur l'intuition qu'une propriété comme découvreur du théorème d'incomplétude peut être possédée seulement contingemment par un individu.

Kripke a en outre proposé un argument *épistémologique*. Nous pouvons imaginer de découvrir que quelqu'un d'autre, par exemple Schmidt (auquel le malhonnête Gödel a volé ses notes), a découvert le théorème. Or, le descriptivisme de Frege et Russell prédit que dans ce cas nous dirions « *Gödel* » (= « *le découvreur du théorème d'incomplétude* ») se réfère à Schmidt, à savoir, *Gödel est Schmidt*, mais en fait nous dirions *Schmidt (et non Gödel) a découvert le théorème*¹².

3.6. RÉPONSE À KRIPKE

Maintenant, nous devons nous demander si ces argumentations ont du succès contre mon descriptivisme. L'argument modal de Kripke est basé sur le fait que, selon le descriptivisme, pour un certain prédicat contingent D, la phrase *Gödel est D* a, pour ainsi dire, la « structure (plus) profonde »: le D est D. D'où Kripke en fait démontre que le descriptiviste devrait pouvoir dire en même temps:

(3) nécessairement, le D a la propriété D

et une phrase qui apparemment la contredit, c'est-à-dire

(4) il est possible qu'il soit faux que le D a la propriété D¹³.

¹² Cette classification des arguments de Kripke se fonde sur Marconi 1999, pp. 106-107.

¹³ C'est-à-dire, il pouvait arriver qu'il était faux que le D a la propriété D.

Il semble que (3) et (4) se contredisent, parce que selon une loi de la logique modale, $\diamond \sim P \leftrightarrow \sim \Box P$, nous devons admettre que (4), c'est-à-dire $\diamond \sim$ (le D a la propriété D), est logiquement équivalente à $\sim \Box$ (le D a la propriété D), à savoir la négation de (3), $\sim(3)$.

Mais le descriptivisme *peut* affirmer (3) et (4) sans contradiction, car il y a une interprétation *de dicto* pour (3) (portée étroite pour *le D* et portée ample pour *nécessairement*) et une interprétation *de re* pour (4) (portée ample pour *le D* et portée étroite pour *nécessairement*), selon lesquelles elles ne se contredisent pas:

(3a/de dicto) $\Box(\text{sujet: D(sujet: [LE D])})$

(4a/de re) $(\diamond \sim D)(\text{sujet*}: [LE D])$

Selon (3a), une certaine proposition, D(sujet: [LE D]), équivalente à $\exists^1 x(D(x) \ \& \ D(x))$, est nécessaire et donc (3a) est équivalente à

(3b) $\Box \exists^1 x(D(x) \ \& \ D(x))$.

Selon (4a), il y a exactement un individu x qui est (en fait) D et il est possible que x ne soit pas D, et donc x a telle propriété de façon contingente. C'est-à-dire, (4a) est équivalente à

(4b) $\exists^1 x(D(x) \ \& \ \diamond \sim D(x))$.

Une réponse pareille à celle de Kripke a été offerte par Dummett dans son livre sur Frege (1973, p.128).

Kripke (1980, p. 62) a considéré la possibilité que ce qu'il appelle *désignateur rigide* est simplement une description avec une portée large, mais il la rejette sans aucune bonne raison: « it seems to me clear that this is not the case here ... we use the term 'Aristotle' in

such a way that, in thinking of a counterfactual situation in which Aristotle didn't ... do any of the achievements we commonly attribute to him, still we would say that was a situation in which *Aristotle* did not do these things ».

Mais si « Aristote » est (comme) une description (le D) avec une portée large, pourquoi nous l'utilisons pour parler d'Aristote dans une situation contrefactuelle, *s*, du genre que Kripke imagine, est parfaitement clair. Car dire que Aristote [= le D] n'a pas la propriété D dans la situation *s* est comme dire qu'il y a exactement un individu *x* qui a en réalité la propriété D, mais, dans la situation *s*, *x* n'a pas D.

Dans la préface de *Naming and Necessity*, Kripke (1980, p. 11) a répondu à Dummett, mais, selon moi, il n'est pas possible de reconstruire de ce qu'il dit, un argument plus rigoureux que celui de la p. 62, que nous avons vu, et qui peut convaincre quelqu'un qui n'a pas encore l'intuition, comme Kripke, que les noms propres sont des désignateurs rigides, plutôt que des descriptions avec une portée large¹⁴.

Considérons maintenant l'argument épistémologique de Kripke. Il est basé sur le fait que, selon le descriptivisme de Frege et Russell, il y a un certain prédicat D, exprimant une propriété qui identifie de façon contingente Gödel, telle qu'on doit admettre que le raisonnement suivant est correct:

- (5) Gödel est le D (par définition) ;
- (6) Schmidt est le D (de par une découverte nouvelle) ;

et donc:

- (7) Gödel est Schmidt (absurde).

¹⁴ Voir Engel 1985, Ch. 6, pour une discussion sur la controverse entre Kripke et Dummett.

Mais mon descriptivisme rejette la possibilité que (5) et (6) soient vraies en même temps pour les raisons indiquées. Au maximum, nous pouvons dire que, si (5) est vraie, il peut exister une liaison pragmatique entre « Gödel » et « le D » qui ressemble à une liaison définitionnelle. Mais cela est possible seulement si D = (appelé) *Gödel* & H, pour une propriété H telle que H est exemplifiée par Gödel, de façon que, dans le contexte, (appelé) *Gödel* & H identifie Gödel. Or, si (6) est vraie, dans le contexte où il y a la nouvelle découverte, Schmidt lui-même est appelé *Gödel* et lui seulement a la propriété (appelé) *Gödel* & H. Et donc D, c'est-à-dire (appelé) *Gödel* & H, n'identifie pas Gödel, mais Schmidt. En conséquence, (5) ne peut pas être vraie.

3.7. CONCLUSION DE LA PARTIE I

Le descriptivisme a bon pied, bon œil et il semble bien meilleur que le réfèrentialisme.

PARTIE II

L'AUTORÉFÉRENCE

CHAPITRE 4

DIEU EXISTE, MAIS LA LUNE EST FAITE EN FROMAGE BRIE

4.1. RAISONS DÉDUCTIVES ET INDUCTIVES

On distingue habituellement entre deux genres de raisons argumentatives pour ajouter une croyance nouvelle N à des croyances données D_1, \dots, D_n : déductives et inductives. Une *raison déductive* est avoir trouvé une *déduction*, c'est-à-dire un raisonnement (argument, argumentation), *déductif* (plus précisément, *déductivement valide*) qui conduit de D_1, \dots, D_n à N . Une *raison inductive* est avoir trouvé un raisonnement *inductif* (*inductivement valide*) de D_1, \dots, D_n à N .

4.2. LES ARGUMENTS DÉDUCTIFS

Nous discuterons les arguments inductifs après et donc considérons maintenant les arguments déductifs. Les déductions sont considérées *inattaquables*, dans le sens qu'elles sont considérées *vérité-préservantes* et *monotones*. Qu'elles sont *vérité-préservantes* signifie que si les prémisses d'un raisonnement déductif sont vraies, il est nécessaire que sa conclusion soit vraie aussi, ou plus en général, il est nécessaire que la conclusion ait le même degré de crédibilité que les prémisses. Qu'elles sont *monotones* veut dire que si un argument est déductivement valide, il reste tel, même si nous ajoutons une prémisse nouvelle. Voyons un exemple *paradigmatique* de déduction, à savoir un raisonnement pour lequel il semble particulièrement auto-évident qu'il a ces caractéristiques:

Pierre est un homme;
 si Pierre est un homme, alors Pierre est un animal
 si Pierre est un animal, Pierre est mortel;
 ∴ Pierre est mortel¹⁵.

Si les prémisses sont vraies, Pierre doit être mortel et nous devons accepter cette conclusion, même si nous ajoutons la prémisse que Pierre est, par exemple, un grand athlète.

En clair, des lois inférentielles (règles ou axiomes, selon les cas) *déductives* peuvent être *abstraites* des déductions paradigmatiques, qui sont vues comme des raisonnements où telles lois sont utilisées. Les lois en question sont donc *paradigmatiquement* déductives. Pour illustrer, de notre exemple paradigmatique sur Pierre, il est possible d'abstraire les règles inférentielles appelées souvent *Modus Ponens* (MP) et *Raisonnement Hypothétique* (RH), que nous pouvons représenter de cette façon:

MP. $P, P \rightarrow Q \therefore Q$;

RH. $[P \therefore Q] \therefore P \rightarrow Q$.

Comme Harman 1986 explique, il y a des *principes du raisonnement* (*principles of reasoning*) qui fondent notre être rationnel. Ils guident l'adjonction des croyances nouvelles à des croyances données sur la base d'arguments et ne doivent pas être confondus avec les lois inférentielles utilisées pour la construction de tels arguments. Etant donnée l'inattaquabilité des déductions, on accepte habituellement ce principe du raisonnement concernant les arguments déductifs:

¹⁵ Le symbole « ∴ » correspond, comme il est habituelle, au mot « donc », en signifiant la relation inférentielle entre des prémisses et une conclusion.

PRD. Si on trouve un argument déductif avec la conclusion C et on croit ses prémisses, on doit croire C aussi.

Par exemple, imaginons que nous croyons

- (1) si Pierre a encore de la fièvre (F), alors il est possible qu'il ait la pneumonie (P),
- (2) s'il est possible qu'il ait la pneumonie, il doit faire une radiographie des poumons (R).

Nous pouvons construire cet argument déductif:

1. $F \rightarrow P$ (prémisse)
2. $P \rightarrow R$ (prémisse)
3. F (hypothèse)
4. P (de 3 et 1 par MP)
5. R (de 2 et 4 par MP)
6. $F \rightarrow R$ (de 3-5 par RH).

Donc, par PRD, nous devons croire:

- (3) si Pierre a encore de la fièvre, alors il doit faire une radiographie des poumons.

4.3. RAISONNEMENTS DÉDUCTIFS AVEC LE CONCEPT DE VÉRITÉ

Notons que nous pourrions avoir basé les croyances (1) et (2) concernant Pierre sur ces autres croyances:

- (4) Antoine, comme médecin, a dit: « si Pierre a encore de la fièvre, alors il est possible qu'il ait la pneumonie » et « s'il est possible

qu'il ait la pneumonie, il doit faire une radiographie des poumons ».

(5) Tout ce qu'Antoine dit, comme médecin, est vrai.

En effet, nous pouvons aisément construire une déduction qui conduit de (4) et (5) à (1) et (2). Etant données les propositions (4) et (5), nous inférons d'abord que

(1a) « si Pierre a encore la fièvre, alors il est possible qu'il ait la pneumonie » est vraie,

et

(2a) « si il est possible qu'il ait la pneumonie, il doit faire une radiographie des poumons » est vraie.

Après, nous inférons, respectivement, (1) et (2) de (1a) et (2a). Cela sur la base d'une loi logique concernant le concept de vérité, le *biconditionnel de Tarski*, que nous discuterons dans le § 4.5.

4.4. LA LOGIQUE CLASSIQUE

Selon le point de vue standard, les raisonnements déductifs utilisent la logique *classique*, un système de lois inférentielles qui incluent MP et RH. D'autres lois bien connues de la logique classique sont *le tiers exclu* et les principes de *non contradiction* et de la *négation double* (deux négations affirment):

TE. $P \vee \sim P$;

NC. $\sim(P \ \& \ \sim P)$;

ND. $\sim\sim P \leftrightarrow P$.

Ces lois (comme MP, RH et d'autres) peuvent être considérées paradigmatiquement déductives, car elles-mêmes peuvent être abstraites des déductions paradigmatiques.

Comme les systèmes de déduction naturelle qu'on trouve dans plusieurs livres d'introduction à la logique le montrent, il y a des ensembles de telles lois paradigmatiquement déductives sur la base desquelles toutes les autres lois de LC peuvent être *dérivées*, ensembles que nous pouvons donc appeler *de base* autant que les lois qu'ils contiennent. C'est-à-dire, étant donné une argumentation A qui utilise des lois qui ne sont pas de base, on peut trouver une argumentation, avec les mêmes prémisses et la même conclusion que A, qui utilise seulement des lois d'un tel ensemble de base. En conséquence, les lois de base de LC qui ne sont pas paradigmatiquement déductives sont justifiées (environ) autant que des lois paradigmatiquement déductives. C'est-à-dire, dans la mesure que nous utilisons une déduction qui utilise des lois de LC, même si elles ne sont pas paradigmatiquement déductives, nous sommes justifiés en croyant la conclusion de la déduction, si nous croyons ses prémisses (de plus, nous *devons* croire cette conclusion, si nous acceptons PRD).

Notons aussi les lois suivantes de LC, car je les utiliserai après:

MP*. $P \leftrightarrow Q, P \therefore Q.$

NC*. $P \leftrightarrow \sim P \therefore P \& \sim P$

Bien qu'elles ne soient pas utilisées comme faisant partie des ensembles de base, on peut les obtenir très facilement de par un tel ensemble. En outre, peut-être, il est possible que toutes les deux puissent être considérées paradigmatiquement déductives, car la première est basée sur MP et le fait que $P \leftrightarrow Q$ implique $P \rightarrow Q$ et

la deuxième sur le fait que $P \leftrightarrow \sim P$ semble aussi contradictoire que $P \& \sim P$.

Notons maintenant la loi de LC connue comme *Ex Falso Quodlibet* (EFQ):

EFQ. $P \& \sim P \therefore A$.

Elle dit que, étant donnée une contradiction, une proposition quelconque peut être inférée. Intuitivement, elle est basée sur NC, à savoir sur l'idée que les contradictions sont fausses. EFQ ne peut sûrement pas être abstraite des déductions paradigmatiques et donc n'est pas paradigmatiquement déductive, mais elle peut être dérivée par des lois de base de LC. En effet, elle est strictement liée aux lois de base de LC qui offrent la possibilité des démonstrations par l'absurde, habituelles en mathématiques, où, pour démontrer C, nous nions C et déduisons une contradiction. En somme, pour rejeter EFQ, on doit rejeter des lois déductives paradigmatiques.

4.5. LE BICONDITIONNEL DE TARSKI

Dans les déductions, les lois de LC se joignent souvent à d'autres lois déductives qui sont elles-mêmes abstraites des déductions paradigmatiques et donc sont paradigmatiquement déductives. Parmi ces lois¹⁶, il y a le biconditionnel de Tarski:

BT. Pour chaque énoncé A et chaque terme singulier « s » qui se réfère à A, s est vrai $\leftrightarrow A$.

¹⁶ Nous ne considérerons pas ici, si ces lois sont dérivables des ensembles des lois de base, dans le sens, plus ou moins, que nous avons vu pour MP*, NC* et EFQ.

Par exemple, le raisonnement du § 4.2. sur ce qu'a dit le médecin Antoine peut être considéré une déduction paradigmatique qui utilise BT, en passant, respectivement, des propositions (1a) et (2a) aux propositions (1) et (2). Car il est clair que ce raisonnement est très intuitif et il utilise les faits que « si Pierre a encore de la fièvre, alors il est possible qu'il ait la pneumonie » se réfère à (1) et « si il est possible qu'il ait la pneumonie, il doit faire une radiographie des poumons » se réfère à (2).

Comme cas paradigmatique de BT, nous acceptons habituellement l'exemple classique de Tarski « la neige est blanche » est vrai \leftrightarrow la neige est blanche . Mais de même, nous devons accepter aussi des exemples comme celui-ci: si j'écris un seul énoncé sur le tableau, c'est-à-dire

(6) la neige est blanche,

alors « l'énoncé sur le tableau » se réfère à (6) et donc, par BT, « l'énoncé sur le tableau » est vrai \leftrightarrow la neige est blanche.

4.6. LES LOIS DÉDUCTIVES SONT-ELLES INATTAQUABLES PAR DÉFINITION?

Nous pouvons définir *déductif* un raisonnement qui n'utilise que des lois déductives. Il est normal de penser que toutes les lois déductives sont *inattaquables*, c'est-à-dire que tout argument déductif est inattaquable. En effet, on peut considérer standard l'idée que les lois déductives sont, par définition, des lois inférentielles inattaquables. Cette idée entraîne que tous les arguments déductifs sont par définition inattaquables.

Ce point de vue est très naturel, car les lois déductives sont paradigmatiquement déductives ou obtenues par des lois

paradigmatiquement déductives dans le sens expliqué à propos de LC. Cependant, les paradoxes logiques basés sur l'auto-référence que nous discuterons par la suite font douter, comme nous verrons, que cela est vrai.

4.7. L'AUTO-RÉFÉRENCE

L'ensemble des lois de LC et de ces lois supplémentaires qui incluent BT nous donne des capacités déductives très grandes. Peut-être trop grandes ! Nous pouvons démontrer déductivement, sur la base des prémisses que nous devons croire, tout ce que nous voulons, par exemple, que Dieu existe, mais aussi que la lune est faite en fromage brie. Et du moment que nous croyons les prémisses, il semble que nous devrions croire aussi ces conclusions ! Je démontrerai dans le paragraphe suivant les deux choses, par deux méthodes différentes. La première méthode utilisera une version du fameux paradoxe du menteur et la deuxième du paradoxe de Curry. Comme nous verrons, ces paradoxes utilisent une *autoréférence*, dans un sens que peut être expliqué par l'avant-dernière et la dernière phrase de ce paragraphe, § 4.7., c'est-à-dire les énoncés (AD) et (D) (voir plus bas).

On dit habituellement que des énoncés comme (AD) et (D) impliquent une *autoréférence*, parce que chacun d'entre eux contient un terme singulier qui se réfère à l'énoncé même. En effet, il est clair que « l'avant-dernière phrase du § 4.7. du livre *La référence singulière et l'autoréférence* de F.O. » est contenue en (AD) et se réfère à (AD) et que « la dernière phrase du § 4.7. du livre *La référence singulière et l'autoréférence* de F.O. » est contenue en (D) et se réfère à (D).

(AD) ~ l'avant-dernière phrase du § 4.5. du livre *La référence singulière et l'autoréférence* de F.O. est vraie ;

(D) la dernière phrase du § 4.5. du livre *La référence singulière et l'autoréférence* de F.O. est vraie → la lune est faite en fromage brie.

4.8. LES PARADOXES DU MENTEUR ET DE CURRY

Grâce à (AD), nous pouvons construire l'argument déductif suivant:

0. « l'avant-dernière phrase du § 4.7. du livre *La référence singulière et l'autoréférence* de F.O. » se réfère à (AD) (fait évident).

1. l'avant-dernière phrase du § 4.7. du livre *La référence singulière et l'autoréférence* de F.O. est vraie ↔ ~ l'avant-dernière phrase du § 4.7. du livre *La référence singulière et l'autoréférence* de F.O. est vraie (de 0 et BC).

2. l'avant-dernière phrase du § 4.7. du livre *La référence singulière et l'autoréférence* de F.O. est vraie & ~ l'avant-dernière phrase du § 4.7. du livre *La référence singulière et l'autoréférence* de F.O. est vraie (de 1, par la loi NC*).

Sur la base de la prémisse vraie de la ligne 0, nous avons utilisé une version du paradoxe du menteur pour démontrer déductivement la contradiction de la ligne 2, que nous abrègerons comme ceci: $M \& \sim M$. Appliquons maintenant la règle EFQ pour cette autre petite déduction:

1. $M \& \sim M$ (déjà démontré) ;
2. Dieu existe (de 1 par EFQ).

Et donc, si nous croyons, comme nous devons, que « l'avant-dernière phrase du § 4.7. du livre *La référence singulière et l'autoréférence* de F.O. » se réfère à (AD), il semble que nous devrions croire aussi que Dieu existe (étant donné le principe du raisonnement PRD; nous considérerons cette condition comme implicite, plus bas).

Considérons maintenant cet autre argument:

0. « la dernière phrase du § 4.7. du livre *La référence singulière et l'autoréférence* de F.O. » se réfère à (D) (fait évident).

1. la dernière phrase du § 4.7. du livre *La référence singulière et l'autoréférence* de F.O. est vraie \leftrightarrow (la dernière phrase du § 4.7. du livre *La référence singulière et l'autoréférence* de F.O. est vraie \rightarrow la lune est faite en fromage brie). (de 0, par BT).

2. La dernière phrase du § 4.7. du livre *La référence singulière et l'autoréférence* de F.O. est vraie (hypothèse).

3. La dernière phrase du § 4.7. du livre *La référence singulière et l'autoréférence* de F.O. est vraie \rightarrow la lune est faite en fromage brie (de 1 et 2, par MP*).

4. La lune est faite en fromage brie (de 2 et 3, par MP).

5. La dernière phrase du § 4.7. du livre *La référence singulière et l'autoréférence* de F.O. est vraie \rightarrow la lune est faite en fromage brie (de 2-4, par RH).

6. La dernière phrase du § 4.7. du livre *La référence singulière et l'autoréférence* de F.O. est vraie (de 1 et 5 par MP*).

7. La lune est faite en fromage brie (de 5 et 6 par MP).

En clair, nous devons croire la prémisse que « la dernière phrase du § 4.7. du livre *La référence singulière et l'autoréférence* de F.O. » se réfère à (D) et donc, en vertu de cet argument déductif, qui est une version du *paradoxe de Curry*, il semble que nous devrions croire aussi que la lune est faite en fromage brie.

4.9. LE PARADOXE DE RUSSELL

Jusqu'à maintenant, nous avons utilisé une prémisse contingente, basée sur le fait contingent qu'une certaine phrase est écrite dans un certain livre. Cependant, il est possible de démontrer un paradoxe, par exemple le fameux paradoxe de Russell, même sans aucune prémisse contingente, en utilisant, au lieu du concept de vérité, celui d'appartenance à un ensemble ($x \in y$).

Nous devons utiliser un axiome logique, l'axiome de *compréhension*, accepté sans aucun doute par Cantor et Frege. En effet, il semble paradigmatiquement déductif, dans le sens que nous avons vu. Tel axiome dit que, pour chaque propriété P, il y a l'ensemble, $\{x : P(x)\}$, des objets qui ont la propriété P, de façon que $P(a) \leftrightarrow a \in \{x : P(x)\}$. Mais Russell a considéré la propriété, R, qu'un ensemble a, quand il n'appartient pas à lui même, c'est-à-dire:

$$(R1) \quad R(a) = \text{Df } a \notin a^{17}.$$

Or, de par l'axiome de compréhension, nous avons:

$$(R2) \quad R(\{x : Rx\}) \leftrightarrow \{x : Rx\} \in \{x : Rx\}.$$

Et donc, de par la définition (R1):

$$(R3) \quad \{x : Rx\} \notin \{x : Rx\} \leftrightarrow \{x : Rx\} \in \{x : Rx\}.$$

De même, nous pouvons considérer la *propriété*, $[\lambda Z \sim Z(Z)]$, qu'une propriété a, quand elle n'exemplifie pas elle même. Et

¹⁷ Comme il est habituel, « $x \notin y$ » abrégé « $\sim x \in y$ ».

après, sur la base d'une loi inférentielle vue dans la 1ère partie, la conversion lambda, $[\lambda v A](t) \leftrightarrow A(v/t)$, nous obtenons:

$$(R4) \quad [\lambda Z \sim Z(Z)]([\lambda Z \sim Z(Z)]) \leftrightarrow \sim [\lambda Z \sim Z(Z)]([\lambda Z \sim Z(Z)]).$$

Notons que la conversion lambda est une loi paradigmatiquement déductive, car elle peut être abstraite, par exemple, des déductions paradigmatiques où on passe de la proposition que Pierre est un célibataire à la proposition que Pierre n'est pas marié, sur la base du fait que (environ) être un célibataire est avoir la propriété $[\lambda x (\text{HOMME}(x) \ \& \ \sim \text{MARIÉ}(x))]$. En fait, l'équivalence $[\lambda x (\text{HOMME}(x) \ \& \ \sim \text{MARIÉ}(x))](\text{Pierre}) \leftrightarrow (\text{HOMME}(\text{Pierre}) \ \& \ \sim \text{MARIÉ}(\text{Pierre}))$ est un exemple de conversion lambda.

On pense habituellement qu'une forme d'autoréférence est impliquée dans les deux versions du paradoxe de Russell. Car l'ensemble R est l'ensemble de *tous* les ensembles qui n'appartiennent pas à eux-mêmes et donc implicitement R se réfère à lui même comme un ensemble entre les autres. De même, la propriété $[\lambda Z \sim Z(Z)]$ se réfère implicitement à elle-même. En clair, étant donné (R3) ou (R4), nous pouvons démontrer que Dieu existe, que la lune est faite en fromage brie, etc., par NC* et EFQ. Et il vaut la peine d'ajouter qu'il y a aussi une version du Paradoxe de Curry avec l'axiome de compréhension ou la conversion lambda, qui nous permet de démontrer que Dieu existe, etc., sans EFQ (voir Meyer *et al.* 1979).

4.10. LE DILEMME

En général, un raisonnement valide est utile parce qu'il permet d'ajouter une nouvelle croyance à des croyances données pour orienter les actions par rapport à un but, avec un clair avantage

(habituellement) pour notre survivance. Cela est vrai non seulement pour les inductions, comme les raisonnements sur la rougeole et la scarlatine que nous verrons illustrer, mais aussi pour les déductions. Par exemple, les arguments *déductifs* sur Pierre que nous avons vu dans les §§ 4.2. et 4.3. sont utiles pour décider que Pierre doit faire une radiographie des poumons. Et, supposons, grâce à eux (*inter alia*), on découvre que Pierre a la pneumonie et il la soigne. Cela suggère, au moins *prima facie*, que le principe du raisonnement PRD sur le raisonnement déductif est correct.

Considérons le système logique que nous pouvons appeler « le système global », SG en bref, c'est-à-dire LC + BT + la conversion lambda, l'axiome de compréhension, etc., avec certaines règles de grammaire pour l'expression linguistique des propositions. Il semble, au moins *prima facie*, que SG offre un ensemble fiable des lois pour le raisonnement déductif. Par exemple, il semble que SG est utilisé dans l'exemple de Pierre. La théorie logique peut donc caractériser SG, *prima facie*, comme « notre système déductif ».

Mais supposons que Paul doit décider si manger ou non des champignons qui pourraient être vénéneux. Il utilise le paradoxe du menteur ou de Russell et après EFQ, ou le paradoxe de Curry, pour déduire qu'ils ne sont pas vénéneux, ce qu'il croit, étant donné PRD. Il a employé SG et a obéi à PRD, ou comme cela il semble, mais les champignons sont vénéneux et il meurt!

Heureusement, nous n'agissons pas de cette façon, parce que nous n'arrivons pas à croire que des champignons ne sont pas vénéneux (ou que Dieu existe ou que la lune est faite en fromage brie) par des arguments paradoxaux, basés sur le menteur, ou les paradoxes de Russell ou Curry, comme ceux que nous avons vus. L'exemple de Paul démontre clairement que nous sommes *rationnels* quand nous n'agissons pas comme Paul et ne croyons pas la conclusion d'un argument paradoxal, même si nous croyons

ses prémisses. Mais il semble aussi que nous violons dans ces cas le principe du raisonnement PRD, car les arguments en question semblent déductifs (ils utilisent le système SG) autant que les arguments « normaux » comme ceux sur la radiographie de Pierre. Et d'autre part nous pensons que la rationalité est incompatible avec la violation des principes du raisonnement et que PRD est un principe du raisonnement. En somme, d'un côté nous sommes rationnels, mais d'un autre côté nous ne sommes pas rationnels. Nous avons un dilemme que doit être résolu, si nous voulons avoir une idée des lois logiques et de notre être rationnels compatible avec le fait que les paradoxes existent. Mais comment?

Notons qu'une réponse intéressante à cette question doit préserver l'idée, incorporée dans PRD, selon laquelle on *doit* ajouter à ses croyances la conclusion des arguments comme ceux sur la radiographie de Pierre, quand on les découvre et croit leurs prémisses. Par exemple, une réponse qui dit *seulement* que PRD n'est pas un principe du raisonnement n'est pas intéressante, parce qu'elle ne pourvoit pas le principe selon lequel, dans le cas de Pierre, on *doit* croire (pour être rationnel), sur la base des prémisses et des raisonnements dans l'exemple, que Pierre doit faire une radiographie des poumons.

CHAPITRE 5

LA RÉPONSE TRADITIONNELLE

5.1. NOS CROYANCES SUR NOTRE SYSTÈME DÉDUCTIF SONT-ELLES FAUSSES?

Il y a une « réponse traditionnelle » au dilemme du § 4.10. On pourrait dire qu'elle est implicite dans toutes les approches contemporaines des paradoxes. Selon cette réponse, il n'y a aucune raison de nier que nous sommes rationnels quand nous ne croyons pas la conclusion d'un argument paradoxal, parce que ces raisonnements présupposent SG, mais SG n'est pas vraiment notre système déductif. C'est-à-dire, nous ne devons pas considérer déductifs les arguments paradoxaux. Certainement, il y a la possibilité que nous ayons des croyances fausses sur le système déductif que nous utilisons. Or, selon la réponse traditionnelle, cette possibilité a été réalisée, car, du moment que les déductions sont inattaquables, en particulier vérité-préservantes, et SG conduit de prémisses vraies à des conclusions fausses dans les cas des paradoxes, nous devons nous être trompés en croyant que SG est un système *déductif* et donc, *a fortiori*, en croyant qu'il est *notre* système déductif.

Quelquefois nous trouvons ce point de vue explicitement énoncé. Par exemple, il a été exprimé récemment par Louise Antony (2004, p. 12):

I may, perhaps, feel that I have direct intuitions as to the content of the true logical laws, but if I am right on a distinction between possessing a logic, and possessing a belief about a logic, there should be room for divergencies. Certainly, it must be possible ... for us to have

an intuition ... that some proposition is [logically] true, when it's actually false. Frege, let us not forget, thought that the Axiom of Comprehension was self-evident.

Or, du moment que nous faisons des déductions, il doit exister, selon la réponse traditionnelle, un autre système, différent de SG, qui est *notre système déductif*, et qui est différent de SG parce qu'il ne contient pas ses « erreurs ». Il y a deux variantes à la réponse traditionnelle: (a) les erreurs sont dans la grammaire de SG, parce que telle grammaire permet l'autoréférence, et (b) les erreurs sont parmi ses lois inférentielles, parce que quelques-unes d'elles ne sont pas déductives.

5.2. L'ERREUR EST-ELLE DANS LA GRAMMAIRE?

Il y a deux approches principales qui suivent la variant (a) de la réponse traditionnelle et donc répondent « oui » à cette question, celles de Tarski et de Russell. Selon Tarski, pour utiliser le prédicat « vrai » nous devons présupposer qu'il y a une hiérarchie des langages: $L_0, L_1, L_2, L_3, \dots$ et ainsi de suite. Donc, il est grammaticalement incorrect d'affirmer simplement: *P est vraie*. Nous pouvons affirmer une phrase comme *P est vraie_i*, pour un indice i qui correspond au langage du niveau i , et qui doit être interprété comme une phrase qui appartient au (meta-)langage du niveau $i+1$. Il devient ainsi impossible de formuler une phrase qui, en utilisant l'autoréférence, attribue la vérité à elle-même, une possibilité qui est présupposée dans la formulation du menteur et du paradoxe de Curry.

Selon Russel, dans son « ramified type theory », il y a une hiérarchie semblable pour éviter les paradoxes concernant le prédicat de vérité et une hiérarchie des ensembles ou des propriétés pour éviter le paradoxe de Russell, d'une façon qui élimine complètement

l'autoréférence. Et donc, pour Russell, il est grammaticalement incorrect de dire, par exemple, $x \in y$ ou $F(G)$. Nous devons dire $x_i \in y_{i+1}$ et $F_{i+1}(G_i)$.

Du moment qu'il y n'a aucune autoréférence dans l'exemple de la radiographie de Pierre *et similia*, ces approches, en acceptant PRD, peuvent préserver l'idée selon laquelle on doit ajouter à ses croyances la conclusion des arguments comme ceux sur la radiographie de Pierre, quand on les découvre et croit leurs prémisses. Mais ces approches sont aussi en clair contraste avec notre façon habituelle de parler en langage naturel et donc ne peuvent pas être utilisées pour caractériser notre activité déductive quotidienne, qui se déroule en langage naturel, d'une façon qui permet l'autoréférence. En conséquence, elles ne peuvent pas offrir une réponse adéquate au dilemme du § 4.10.

En effet, Tarski pensait que sa théorie n'est pas une description de comment nous parlons, mais une prescription pour construire des langages pour les sciences et les mathématiques. Le point de vue de Russell n'est pas très différent, bien que, peut-être, il se soit rendu à sa théorie, parce qu'il était devenu trop fatigué ou trop plein d'autres engagements pour chercher une théorie meilleure. En effet, après sa découverte du paradoxe (1901), pendant une longue période, sa vie était très difficile:

Every morning I would sit down before a blank sheet of paper. Throughout the day, with a brief interval for lunch, I would stare at the blank sheet. Often, when evening came it was still empty.... it seemed quite likely that the whole rest of my life might be consumed in looking at the blank sheet of paper.

Russell 1951, p. 228.

Et après 10 ans, il tombe amoureux de Lady Ottoline Morrell et commence un genre de vie différent:

[The year 1911] marked the end of what [Russell] described as his imprisonment in 'that cold and unresponsive love' [with mathematics] and the beginning of his larger ... more important career as a philosopher concerned with human matters. His love for Lady Ottoline played a significant part in his transformation.

Seymour 1992, p. 115¹⁸.

Pour une reconstruction plus théorique de l'acceptation de sa théorie des types par Russell, voir Landini 1998.

5.3. L'ERREUR EST-ELLE PARMİ LES LOIS INFÉRENTIELLES?

Pour les approches qui suivent la variante (b) de la réponse traditionnelle et qui donc répondent « oui » à cette question, la grammaire va bien, mais quelques lois inférentielles de SG ne sont pas vraiment déductives, car elles permettent des raisonnements qui ne sont pas vérité-préservants. Nous nous sommes donc trompés en pensant que SG est notre système déductif, car notre système déductif contient des lois plus « faibles », mais qui sont vérité-préservantes, au lieu d'elles.

Par exemple, dans la théorie des ensembles « standard » de Zermelo et Fraenkel, l'axiome de compréhension de Frege est remplacé par une version plus faible que celui-ci et dans la théorie sur la vérité de Gupta et Belnap (1993) le biconditionnel de Tarski, BT, est remplacé par un ensemble de « définitions circulaires » sur la base desquelles BT est vraie dans de nombreux cas, mais n'est pas vrai en général. Moi-même (Orilia 2000a) j'ai utilisé l'approche de Gupta et Belnap pour la version du paradoxe de Russell concernant les propriétés. Alternativement, il y a des théories qui remplacent des lois de LC, comme la théorie de la vérité de Kripke 1975, où le

¹⁸ Cité par Schwerin 1999, p. 7.

tiers exclu n'est pas valide en général, ou la logique paraconsistante de Priest 1987, selon laquelle MP et le principe de non-contradiction ne sont pas valides en général.

Toutes ces versions de la variante (b) de la réponse traditionnelle sont compatibles avec PRD et donc, en acceptant PRD, elles nous expliquent pourquoi on n'est pas rationnel quand on ne croit pas la conclusion d'une déduction qu'on a découverte et dont on croit les prémisses. Mais elles ont ce problème: du moment qu'elles nient que des lois qui semblent déductives (abstraites des raisonnements paradigmatiquement déductifs) sont vraiment déductives, ces approches classifient comme non déductivement valides des raisonnements qui semblent valides d'une façon paradigmatique. Par exemple, selon la théorie de Priest, qui ne considère pas déductive la règle MP, le raisonnement sur la radiographie de Pierre, qui utilise MP, n'est pas déductivement valide. Cependant, il ne semble pas compatible avec la rationalité qu'on ne croit pas que Pierre doit faire la radiographie des poumons, si on croit les prémisses du raisonnement et on a vu que ce raisonnement (qui semble déductif) entraîne la conclusion que Pierre doit faire la radiographie. Mais dans la théorie de Priest ce fait ne peut pas être expliqué par PRD, car PRD concerne les arguments déductifs et, selon la théorie de Priest, cet argument, bien qu'il semble déductif, ne l'est pas vraiment.

En clair, ces approches doivent être aidées par quelque méthode de classification qui attribue une validité plus faible que celle déductive aux arguments qu'ils classifient comme non déductives, mais qui semblent déductives, de façon qu'on peut en conséquence insister que, quand on découvre un argument dont on croit les prémisses et qui a un tel genre de validité (bien que plus faible que celle déductive), alors on doit croire (si on est rationnel) sa conclusion (au moins dans les circonstances appropriées).

Parmi les défenseurs de la variante (b) de la réponse traditionnelle, Priest est, d'après moi, parmi les rares philosophes et logiciens qui ont abordé ce point, car il soutient que MP et NC sont des lois inférentielles de default. Et Harman 1986 dit la même chose à propos de BT. Mais il ne semble pas qu'il y a une raison de principe pour considérer une loi inférentielle de SG plutôt qu'une autre, entre celles utilisées dans les paradoxes, comme non déductive. Car *toutes* les lois de SG sont également abstraites par des déductions paradigmatiques. En conséquence, la communauté des logiciens professionnels ne peut pas trouver un accord sur quelles lois doivent être rejetées. En effet, dans la vie quotidienne et dans le raisonnement mathématique informel, nous continuons à utiliser toutes les lois de SG, en dépit des paradoxes, comme également valides. Et donc je pense que nous devons chercher une alternative à la réponse traditionnelle.

CHAPITRE 6

UNE RÉPONSE ALTERNATIVE

6.1. L'ATTAQUABILITÉ DES RAISONNEMENTS INDUCTIFS

Comme nous l'avons vu, les arguments déductifs sont des raisonnements qui utilisent seulement des lois déductives. Les arguments inductifs utilisent aussi des lois inductives. Contrairement aux déductions, ils sont considérés *attaquables*, c'est-à-dire, les inductions ne sont pas considérées vérité-préservantes et monotones. Par exemple, sur la base de n prémisses qui affirment que les cygnes c_1, \dots, c_n sont blancs, je peux construire un argument inductif qui conduit à la conclusion que tous les cygnes sont blancs, par une loi inductive que nous pouvons appeler *généralisation inductive*. En clair, la validité (inductive) de cet argument est compatible avec la vérité de ses prémisses et la fausseté de telle conclusion. Et si j'ajoute la prémisse nouvelle que le cygne c_{n+1} est noir, l'argument n'est plus valide.

Du moment que les arguments inductifs sont *attaquables*, une conclusion obtenue par un raisonnement inductif n'est pas sûre (elle peut être fausse, même si les prémisses sont vraies). Cependant, nous avons souvent besoin d'avoir des croyances pour orienter nos actions en situations où des déductions appropriées pour nos buts n'existent pas. Dans ces cas les raisonnements inductifs peuvent nous donner des croyances avec une haute probabilité d'être vraies et donc sont utiles pour la survivance autant (si non plus) que les déductions.

L'attaquabilité des arguments inductifs entraîne que la validité

inductive n'est pas absolue: elle a des degrés. C'est-à-dire, nous pouvons avoir des arguments inductifs différents valides, avec des conclusions en conflit entre elles, tels que nous devons choisir le « plus valide ». Par exemple, considérons ces deux arguments, qui utilisent une loi inductive appelée souvent *abduction*:

(I1) la rougeole cause des taches rouges, Pierre a des taches rouges, donc Pierre a la rougeole!

(I2) la scarlatine cause des taches rouges, Pierre a des taches rouges, donc Pierre a la scarlatine!

Les deux arguments sont également (peu) valides, mais la situation peut changer avec des prémisses nouvelles:

(I1a) Pierre a des taches rouges, la rougeole cause des taches rouges, les taches ont une forme différente de celles de Dori, quand elle a eu la rougeole; donc, Pierre a la rougeole.

(I2a) Pierre a des taches rouges, la scarlatine cause des taches rouges, il y a une épidémie de scarlatine; donc, Pierre a la scarlatine!!

Il est clair que nous devons préférer (I2a) plutôt que (I1a) et conclure que Pierre a la scarlatine et non la rougeole.

Comme l'exemple, que nous avons vu, le démontre, l'attaquabilité des raisonnements inductifs suggère ce principe de raisonnement très prudent pour les arguments inductifs:

PR1. Si (i) il est important, par rapport à un but donné, d'avoir une opinion sur laquelle des propositions parmi C et non-C est vraie, (ii) on trouve un argument inductif $A = P_1, \dots, P_n \therefore C$, (iii) on croit ses prémisses, alors on doit croire C aussi, à condition qu'on ait cherché et qu'on n'ait trouvé aucun argument $B = Q_1, \dots, Q_m \therefore C'$ tel que (i) B est aussi valide ou plus valide que A, (ii) on croit Q_1, \dots, Q_m , (iii) la conclusion C' est incompatible avec C.

Au contraire, nous avons vu qu'on accepte un principe bien moins prudent pour le raisonnement déductif, à savoir PRD (si on trouve un argument déductif avec la conclusion C et on croit ses prémisses, on doit croire C aussi). Cette prudence plus petite est due, comme nous avons vu, à la thèse de l'inattaquabilité des déductions.

6.2. LES DÉDUCTIONS SONT-ELLES INATTAQUABLES PAR DÉFINITION?

Nous avons vu qu'il y a des raisons contre la réponse traditionnelle au dilemme qui conclue le chapitre 5. Autant le dilemme que la réponse en question présupposent PRD. Essayons donc de rejeter PRD et en conséquence la thèse qui fonde ce principe, à savoir l'inattaquabilité des déductions.

Cette voie peut être parcourue parce que nous pouvons (en fait, nous *devons*) définir les lois déductives non pas comme les lois inférentielles qui sont inattaquables, mais simplement comme ça: une loi inférentielle est *déductive* si elle est paradigmatiquement déductive (à savoir, elle peut être abstraite par des raisonnements paradigmatiquement déductifs) ou peut être dérivée par des lois paradigmatiquement déductives et de base dans le sens que nous avons vu à propos de LC. En conséquence, la notion de déduction peut être définie ainsi:

(D) une *déduction* est un argument qui utilise seulement des lois inférentielles paradigmatiquement déductives comme MP, DN, BT, etc. (ou lois qui peuvent être dérivées par des lois paradigmatiquement déductives et de base, dans le sens que nous avons vu pour LC).

Comme il y a des déductions paradigmatiques, il y a aussi sûrement des arguments inductifs paradigmatiques, comme (I2a) ou l'exemple des cygnes blancs, d'où on peut abstraire des lois inductives que nous pouvons donc considérer *paradigmatiquement inductives*, comme l'abduction (exemple (I2a)) et la généralisation inductive (exemple des cygnes). En somme, en ce qui concerne la notion d'induction nous pouvons pourvoir, en analogie avec la définition (D) pour les déductions, cette définition:

(I) une *induction* est un argument qui utilise (implicitement) des lois inférentielles paradigmatiquement inductives.

Nous ne traiterons pas ici la question s'il y a des lois inductives non paradigmatiques qui sont dérivées de celles paradigmatiques d'une façon ou d'une autre. Le mot « implicitement » entre les parenthèses dans la définition (I) laisse cette possibilité ouverte.

6.3. LE PRINCIPE PR

La définition (D) garantit au maximum l'inattaquabilité des arguments déductifs paradigmatiques. Et elle est donc compatible avec l'existence des arguments déductifs attaquables. Or, nous pouvons penser que les paradoxes démontrent précisément qu'il y a des arguments déductifs attaquables et les difficultés de la réponse traditionnelle suggèrent que cette idée est correcte.

Une fois que nous l'acceptons, nous devons admettre qu'il n'y a pas la grande différence, entre les déductions et les inductions, qu'entraînait le principe non prudent PRD pour les déductions et le principe prudent PRI pour les inductions. Nous devons accepter qu'il y a des degrés de validité pour les déductions autant que pour les inductions et nous devons accepter en général un principe prudent pour les deux genres d'arguments:

PR. Si (i) il est important, par rapport à un but donné, d'avoir une opinion sur laquelle des propositions parmi C et non-C est vraie, (ii) on trouve un argument $A = P_1, \dots, P_n \therefore C$, (iii) on croit ses prémisses, alors on doit croire C aussi, à condition qu'on ait cherché et qu'on n'ait trouvé aucun argument $B = Q_1, \dots, Q_m \therefore C'$ tel que (i) B est aussi valide ou plus valide que A, (ii) on croit Q_1, \dots, Q_m , (iii) la conclusion C' est incompatible avec C¹⁹.

6.4. DEGRÉS DE VALIDITÉ

Il est Certain que l'acceptation de PR présuppose un critère pour dire quand une déduction A est plus valide, ou aussi valide, qu'un autre argument déductif A'. Mais il est clair que ce critère, quel qu'il soit, doit être compatible avec cette thèse:

Ded_Is. Si deux déductions sont isomorphes, alors elles sont également valides.

Disons que deux déductions D et D' sont *isomorphes* si D' est obtenu par D en remplaçant des propositions P_1, \dots, P_n dans D par des propositions Q_1, \dots, Q_n (sans changer les justifications pour le

¹⁹ Peut-être, la condition (i) n'est pas nécessaire pour les arguments déductifs.

passage d'une ligne à la ligne suivante de la déduction).

Pour illustrer cette notion, voyons un exemple de deux déductions qui sont isomorphes. Considérons la déduction avec les lignes 1-6 du § 1.2.:

1. $F \rightarrow P$ (prémisse)
2. $P \rightarrow R$ (prémisse)
3. F (hypothèse)
4. P (de 3 et 1 par MP)
5. R (de 2 et 4 par MP)
6. $F \rightarrow R$ (de 3-5 par RH).

Si on y remplace la proposition F par la proposition $\sim F$, on obtient clairement une déduction isomorphe:

1. $\sim F \rightarrow P$ (prémisse)
2. $P \rightarrow R$ (prémisse)
3. $\sim F$ (hypothèse)
4. P (de 3 et 1 par MP)
5. R (de 2 et 4 par MP)
6. $\sim F \rightarrow R$ (de 3-5 par RH).

Considérons de nouveau l'argument paradoxal vu plus haut qui démontre que Dieu existe par le menteur et que nous appellerons maintenant D . En clair, nous pouvons aisément construire un argument isomorphe, D' , en remplaçant *Dieu existe* avec sa négation. Tel argument est aussi valide que D , il a la même prémisse vraie, mais il a la conclusion opposée.

Considérons maintenant l'argument paradoxal, L , qui démontre que la lune est faite en fromage brie, par le paradoxe de Curry. Nous pouvons construire un argument L' , isomorphe à L , qui n'a

pas, comme L, des prémisses fausses, mais qui a la conclusion opposée, en remplaçant la proposition qui dit que la lune est faite en fromage brie avec sa négation et la proposition qui constitue la prémisse de L avec la proposition: « la dernière phrase du § 6.4. du livre *La référence singulière et l'autoréférence* de F.O. » se réfère à (D') (vous trouvez l'énoncé (D') à la fin de ce paragraphe 6.4.).

Nous pouvons appeler *paradoxaux* tous les arguments déductifs, sans prémisses fausses, pour lesquels il est possible de construire, de la façon que nous avons vu, des arguments correspondants, sans prémisses fausses, qui sont isomorphes, mais qui ont la conclusion opposée.

Le principe suivant est naturellement très plausible:

Arg_Par. Un argument valide et non paradoxal quelconque est plus valide que chaque argument paradoxal.

Ce principe garantit qu'un argument « normal », comme celui qui suggère que Pierre doit faire une radiographie des poumons, ne peut pas être bloqué, selon PR, par un argument qui démontre, par exemple par le paradoxe de Curry, que Pierre ne doit pas faire la radiographie.

(D') la dernière phrase du § 6.4. du livre *La référence singulière et l'autoréférence* de F.O. est vraie \rightarrow la lune n'est pas faite en fromage brie.

6.5. LE DILEMME RECONSIDÉRÉ

Voyons en fin comment mon approche répond au dilemme du § 4.10. Selon moi, il n'y a aucune raison de nier que nous sommes rationnels quand nous ne croyons pas la conclusion d'un argument

paradoxal, parce que, en le faisant, nous ne désobéissons pas à un principe du raisonnement. Il est vrai que nous désobéissons à PRD, mais il n'est pas un principe du raisonnement (correct). Le principe du raisonnement qui, au lieu de PRD, est à la base de notre être rationnels est PR. Et il est claire que, étant donné PR plutôt que PRD, nous ne devons pas croire que Dieu existe ou que la lune est faite en fromage brie sur la base des arguments paradoxaux que nous avons vu dans le chapitre 4, parce que nous pouvons construire des arguments également déductifs avec des prémisses également vraies, mais avec des conclusions opposées (comme nous avons vu dans ce chapitre).

En outre, mon approche, avec PR, explique aussi pourquoi, dans le cas du raisonnement sur la radiographie de Pierre du § 2.2., on est rationnel seulement si on croit la conclusion de tel raisonnement (si on croit ses prémisses et connaît l'argument). Car nous pouvons admettre dans cet exemple qu'il n'y a pas d'autre raisonnement avec des prémisses crues, aussi valide (ou plus valide) que le raisonnement en question, mais qui a la conclusion opposée. PR est suffisant pour fonder le fait que, dans ces cas « normaux », pour être rationnels, on doit croire les conclusions des arguments déductifs qu'on connaît et qui ont des prémisses crues. Il est important ici de souligner le rôle de Arg_Par, sans lequel PR serait trop faible. En fait, sans Arg_Par, le principe PR ne pourrait pas prescrire de croire C à un sujet qui veut être rationnel et qui a trouvé une déduction qui conduit à la conclusion C par des prémisses que le sujet croit, si tel sujet peut construire un argument paradoxal qui conduit à la négation de C par d'autres prémisses qu'il croit aussi.

6.6. UNE NOUVELLE DÉFINITION DE VÉRITÉ LOGIQUE

D'après mon approche, le système global SG peut encore être considéré notre système déductif, bien qu'il soit explosif dans le

sens logique traditionnel: toutes ses formules bien formées sont ses théorèmes. Cependant, il reste pour SG une « non-explosivité partielle », car pas toutes ses séquences des formules bien formées sont déductions et certaines déductions sont plus valides que d'autres. Il est donc approprié de reformuler la notion de vérité logique (environ) ainsi: A est *logiquement* vraie, s'il y a une déduction D de A (dont les prémisses sont axiomes logiques) et il n'y a pas d'autre déduction D' de $\sim A$ (dont les prémisses sont axiomes logiques) telle que D' est au moins aussi valide que D.

6.7. CONCLUSION DE LA PARTIE II

Mon avis est que nous avons vu une explication plausible du fait que nous n'utilisons pas un raisonnement paradoxal comme une raison pour ajouter une nouvelle croyance à nos croyances, bien que tel raisonnement semble déductivement valide. Mais cette explication entraîne que quand nous construisons une déduction D qui a des axiomes comme prémisses et V comme conclusion et qui donc semble prouver que V est une vérité logique, nous ne pouvons pas être sûrs que V est telle. Car les paradoxes montrent le fait suivant: il y a la possibilité qu'il existe un autre argument déductif qui a $\sim V$ comme conclusion et qui est au moins aussi valide que D. En somme, à cause des paradoxes, nous devons considérer révisables nos croyances sur les vérités logiques, même si nous considérons fixées nos croyances sur notre système déductif (il est SG ou quelque chose du même genre). Au contraire, selon la réponse traditionnelle, les paradoxes peuvent montrer que nos croyances sur les vérités logiques sont révisables seulement dans le sens qu'ils peuvent nous suggérer de changer nos croyances sur quel système déductif est correct. De même, l'on sait bien que pour Quine (1954) et Putnam (1979) nos croyances sur les vérités

logiques sont révisables dans le sens que des données empiriques (par exemple dans la mécanique quantiste) peuvent nous suggérer de changer nos croyances sur quel système déductif est correct²⁰.

²⁰ Pour des versions précédentes de l'approche des paradoxes présentée dans ce chapitre, voir Orilia (2000b, 2003b).

BIBLIOGRAPHIE

Akmajian, A., Demers, R. A., Farmer, A. K., et Harnish, R. M., 1995, *Linguistics. An Introduction to Language and Communication*, The MIT Press, Cambridge.

Antony, L., 2004, « A naturalized approach to the a priori », *Philosophical Issues*, 14, pp. 1-17.

Armstrong, D., 1978, *Universals and Scientific Realism*, 2 volumes (*Nominalism and Realism* et *A Theory of Universals*), Cambridge University Press, Cambridge.

Bach, K., 1994, « Conversational Implicature », *Mind and Language*, 9, pp. 124-162.

Bealer, G., 1982, *Quality and Concept*, Oxford University Press, Oxford.

Castañeda, H.-N., 1966, « 'He': A study in the Logic of Self-Consciousness », *Ratio*, 8, pp. 130-157 (Repris comme Ch. 12 dans Castañeda 1999).

Castañeda, H.-N., 1967, « Indicators and Quasi-Indicators », *American Philosophical Quarterly*, 4, pp. 85-100 (Repris comme Ch. 12 dans Castañeda 1989 et Ch. 2 dans Castañeda 1999).

Castañeda, H.-N., 1975, *Thinking and Doing. The Philosophical Foundations of Institutions*, Reidel, Dordrecht.

Castañeda, H.-N., 1977, « On The Philosophical Foundations of The Theory of Communication: Reference », dans P. French, T. E. Uehling Jr. et H.K. Wettstein, éd., *Contemporary Perspectives in The Philosophy of Language*, Minnesota University Press, Minneapolis, pp. 125-146.

Castañeda, H.-N., 1980, *On Philosophical Method*, Noûs Publications, 1, Bloomington.

Castañeda, H.-N., 1989, *Thinking, Language, and Experience*, The University of Minnesota press, Minneapolis.

Castañeda, H.-N., 1999, *The Phenomeno-Logic of the I, Essays on Self-Consciousness* (J. G. Hart and T. Kapitan, éd.), Indiana University Press, Bloomington.

Dennett, D., 1982, « Beyond Belief », dans A. Woodfield, éd., *Thought and Object, Essays on Intentionality*, Clarendon Press, Oxford, pp. 1-95., pp. 1-95.

Devitt, M., 1996, *Coming to our senses*, Cambridge University Press, Cambridge.

Devitt, M. and Sterelny, K., 1999, *Language and Reality, An Introduction to the Philosophy of Language*, Blackwell, Oxford.

Donnellan, K., 1966, « Reference and Definite Descriptions », *Philosophical Review*, 75, pp. 281-304.

Donnellan, K., 1970, « Proper Names and Identifying Descriptions » dans Davidson and Harman, éd., *Semantics of Natural Language*, Reidel, Dordrecht, pp. 356-379.

Dummett, M., 1973, Frege, *Philosophy of language*, Duckworth, Londres.

Engel, P., 1985, *Identité et Référence*, Presses de l'école normale Supérieure, Paris.

Farrell Smith, J., 1989 « Russell on Indexicals and Scientific Knowledge », dans C. W. Savage and C. A. Anderson, éd., *Rereading Russell: Essays in Bertrand Russell's Metaphysics and Epistemology*, pp. 119-137.

Frege, G., 1892, « Über Sinn und Bedeutung », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, 100, pp. 25-50.

Frege, G., 1918-19, « Der Gedanke - Eine logische Untersuchung », *Beiträge zur Philosophie des deutschen Idealismus*, 2, pp. 58-77.

Frege, G., 1976, *Wissenschaftliche Briefwechsel* (G. Gabriel, H. Hermes, F. Kambartel, C. Thiel, éd.), Felix Meiner, Amburgo.

Gupta, A. et N. Belnap, 1993, *The Revision Theory of Truth*, The MIT Press, Cambridge, MA.

Harman, G., 1973, *Thought*, Princeton University Press, Princeton.

Harman, G., 1986, *Change in View, Principles of Reasoning*, The MIT Press, Cambridge, MA.

Kaplan, D., 1989, « Demonstratives », dans J. Almog, H. Wettstein et J. Perry, éd., *Themes from Kaplan*, Oxford University Press, Oxford.

Katz, J., 1972, *Semantic Theory*, Harper & Row, New York.

Koffka, K., 1935, *Principles of Gestalt Psychology*, Routledge, New York.

Kripke, S., 1975, « An Outline of a Theory of truth », *Journal of Philosophy*, 72, pp. 690-716.

Kripke, S., 1980, *Naming and Necessity*, Harvard University Press, Cambridge, MA.

Landini, G., 1998, *Russell's Hidden Substitutional Theory*, Oxford University Press, Oxford.

Marconi, D., 1999, *La filosofia del linguaggio*, UTET, Torino.

Meyer, R. K., Routley, R., Dunn, J. M., 1979, *Curry's Paradox*, « Analysis », 39, pp. 124-128.

Montague, R., 1974, « The Proper Treatment of Quantification in Ordinary English » dans son *Formal Philosophy* (R. Thomason, éd.), Yale University Press, New Haven, CN.

Neale, S., 1990, *Definite Descriptions*, The MIT press, Cambridge.

Orilia, F., 1999, *Predication, Analysis and referencei*, CLUEB, Bologna.

Orilia, F., 2000, « The Property Theoretical Performative-Nominalistic Theory of Proper Names », *Dialectica*, 54, pp. 155-176.

Orilia, F., 2000a, « Property Theory and the Revision Theory of Definitions », *Journal of Symbolic Logic*, 65, pp. 212-246.

Orilia, F., 2000b, « Belief Revision and the Alethic Paradoxes », dans A. Chapuis et A. Gupta, éd., *Circularity, Definition, and Truth*, Indian Council of Philosophical Research, New Delhi et Ridgeview, Atascadero, pp. 273-296.

Orilia, F., 2003, « A Description Theory of Singular Reference », *Dialectica*, 57, pp. 7-40.

Orilia, F., 2003a, « I sintagmi nominali da un punto di vista cognitivo », *Università di Macerata - Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia*, 36, pp. 241-247.

Orilia, F., 2003b, « Logical Rules, Principles of Reasoning and Russell's Paradox », dans T. Childers et O. Majer, éd., *The Logica Yearbook 2002*, Filosofia – Institute of Philosophy, Academy of Sciences of the Czech Republic, Praga, pp. 179-192.

Perry, J., 2000, *The Problem of the Essential Indexical and Other Essays*, CSLI, Stanford.

Perry, J., 2001, *Reference and Reflexivity*, CSLI, Stanford.

Priest, G., 1987, *In Contradiction*, Nijhoff, Dordrecht.

Putnam, H., 1979, *Mathematics, Matter and Method*, Philosophical Papers, Vol. 1, Cambridge University Press, Cambridge.

Quine, W.V.O., 1954, *From a logical Point of View*, Harvard University Press, Cambridge, MA.

Quine, W.V.O., 1960, *Word and Object*, The MIT Press, Cambridge, MA.

Recanati, F., 1992, *Direct Reference: From Language to Thought*, Blackwell, Oxford.

Recanati, F., 1996, « Domains of Discourse », *Linguistics and Philosophy*, 19, pp. 445-475.

Reichenbach, H., 1947, *Elements of Symbolic Logic*, Free Press, New York.

Russell, B., 1905, *On Denoting*, «Mind», 14, pp. 479-93.

Russell, B., 1914, « On the Nature of Acquaintance », *The Monist*, 24, pp. 1-16, 161-187, 435-453. Repris dans son *Logic and Knowledge*, Allen & Unwin, London, pp. 127-174.

Russell, B., 1918, « The Philosophy of Logical Atomism », *The Monist*, 28 (1918), pp. 495-527, 29 (1919), pp. 33-63, 190-222, 344-80. Repris dans son *The Philosophy of Logical Atomism* (D. Pears, éd.), Open Court, La Salle, Ill; 1985.

Russell, B., 1951, *Autobiography*, Vol. I, Allen & Unwin, Londres.

Schwerin, A., 1999, « A Lady, her Philosopher and a Contradiction », *Russell*, 19, pp. 5-28.

Seymour, M., 1992, *Ottoline Morrell: Life on the Grand Scale*, Farrar Straus Giroux, New York.

Turner, K. (éd.), 1996, *The Semantics-Pragmatics Interface from Different Points of Views*, Elsevier, Oxford.

eum x filosofia x linguaggio

Francesco Orilia

LA RÉFÉRENCE SINGULIÈRE ET L'AUTORÉFÉRENCE

La 1^{ère} partie de ce livre défend une théorie descriptiviste de la référence singulière, c'est-à-dire, une théorie selon laquelle la relation de référence entre des termes singuliers et des objets correspondants a besoin de contenus descriptifs qui constituent les sens des termes singuliers en question. Elle s'oppose donc au référentialisme, le point de vue dominant sur ce sujet, basé principalement sur les contributions bien connues de Kripke et Kaplan. Contre le référentialisme, elle soutient que tous les sens, et donc les contenus descriptifs, peuvent se loger, pour ainsi dire, dans l'esprit. Une théorie complète des contenus descriptifs présuppose une résolution satisfaisante des paradoxes de l'autoréférence.

La 2^{ème} partie du livre propose une nouvelle approche aux paradoxes, qui rejette l'idée traditionnelle, selon laquelle il y a une distinction nette entre les arguments déductifs et inductifs.

Francesco Orilia (Palermo, 1956) est professeur de philosophie du langage à l'Université de Macerata. Il a publié *Thought, Language and Ontology. Essays in memory of Hector-Neri Castañeda* (avec W.J. Rapaport, Kluwer, Dordrecht, 1998), *Predication, Analysis and Reference* (CLUEB, Bologna, 1999), *Ulisse, il quadrato rotondo e l'attuale re di Francia*, (ETS, Pisa, 2002, 20052) et de nombreux articles de philosophie du langage, logique et ontologie.

eum edizioni università di macerata



ISBN 88-6056-097-7

€ 9,00